

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

ARGENT ET LITTERATURE

PAR

Le R. P. Delaporte, S. J.

Le discours qui est partout ajusté, peigné, sans variété ; qui est partout prétentieux à l'esprit et à la finesse, lasse et fatigüe ; il finit, peut-on dire, par déplaire à force de plaire.

Ce petit mot de critique ne saurait s'appliquer au discours du P. Delaporte ; il ne lasse ni ne fatigüe ; il plaît toujours et ne déplaît jamais. La beauté du langage dont il se sert sans recherche, l'arrangement élégant des membres variés de sa période, forment un tissu égal et soutenu d'un style original, riche en aperçus nouveaux et en observations tombant à point.

Sans connaître le P. Delappte, on peut se faire une idée juste et complète de son caractère et de son savoir, en lisant les pages qu'il écrit avec une chaleur communicative, une érudition remarquable, un goût délicat et un talent élevé.

On se prend vite de sympathie pour l'écrivain qui pense si bien ; qui dit si bien ce qu'il pense, sans se permettre jamais une phrase inutile au sujet qu'il embrasse de tous les côtés.

Le P. Delaporte n'est pas seulement prosateur expert en l'art de la forme, il est aussi poète. Dans sa versification "qui est des meilleures," il "prend le souci d'allier la construction et l'harmonie classique avec la richesse de rimes, qu'il faut aujourd'hui conquérir pour satisfaire l'oreille."

La richesse de rimes que le P. Delaporte a conquise, ne satisfait pas l'oreille seule par l'harmonie, elle satisfait en même temps la raison par la vérité des sentiments.

Ces quelques mots étaient dus incidemment au poète de *Récits et Légendes*, avant de suivre le prosateur dans l'enquête qu'il a faite sur *Argent et Littérature*.

Le P. Delaporte n'aime pas cette littérature qui a remplacé l'ancien culte des lettres pour la gloire des lettres, par la pratique de la littérature pour l'argent, dont toutes les productions, à son gré, méritent une note flétrissante.

Pour peu que l'on se tienne sur le terrain solide et sacré de la

morale chrétienne, il est impossible de ne pas lui adjuger cette conclusion.

Le moraliste, il en est sans doute consolé d'avance, ne sera pas couronné par les praticants de la littérature pour l'argent ; il est exposé à ne pas rallier les suffrages de cette société civilisée et tolérante qui se délasse et se délecte à la lecture de poésies et de romans, où s'épanouit, dans la plénitude, l'immoralité foncière à laquelle les auteurs donnent, avec un art étrange et perfide, un parfum d'esprit raffiné.

A la littérature nationale et populaire du cycle de Charlemagne représentée par les nobles poèmes qui s'appellent la *Chanson de Roland*, le *Poème du Cid*, les *Nebelungen*, succéda le cycle des *Chevaliers de la Table ronde*, c'est-à-dire la littérature mondaine et aristocratique des romans de chevalerie. L'unique sujet de ces romans, c'est l'amour, mais l'amour coupable ; un roman, s'il n'avait pivoté sur l'adultère sempiternel, eût manqué de charme pour la société galante et raffinée qui faisait ses délices des aventures de *Lancelot du Lac*, de *Perceval-le-Gallois*, et d'*Ogier-le-Danois*. Cependant l'imagination chevaleresque d'un Chrestiens de Troyes, d'un Huon de Villeneuve, d'un Adnez gardait, jusque dans ses conceptions les plus extravagantes, un quelque chose de noble et de fier, un quelque chose d'une aspiration sincère à un idéal chimérique peut-être, élevé toutefois.

Au cycle du roi Artus et à celui de Louis XIV a succédé le cycle de la littérature pour l'argent, qui, pour être extravagante, n'a rien de chevaleresque. Par le genre qu'elle a adopté, par les sujets qu'elle conçoit, par les mœurs et les situations des personnages qu'elle fait parler et agir, elle pivote à son tour, sur l'amour coupable, l'adultère sempiternel, sans racheter son abjection par un quelque chose de noble et de fier ; car tout y est bas et sordide ; pas un quelque chose d'aspiration sincère à un idéal chimérique peut-être, élevé toutefois, car il n'y a qu'une volupté sensuelle, bestiale. Plus il y a d'adultères, de gredins, de coquines et de scélérats impunis qui remuent là-dedans, plus cette littérature rapporte d'écus à ses auteurs.

« Combien, dit le P. Delaporte, nous sommes loin du temps où Boileau donna tous ses ouvrages aux libraires, et à qui les éditeurs ne payèrent « jamais un seul » de ses poèmes.

Labruyère se contentait de l'honneur. Il fit cadeau de son manuscrit « au libraire Michalet, qui en retira une somme ronde de deux ou trois cent mille francs. L'auteur des *Caractères* pouvait le

prendre de haut avec le pauvre compagnon " qui fait un livre sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles."

Ce siècle héroïque ne fut point l'âge d'or des écrivains : " Les écrivains, après avoir reçu " le tribut légitime " de leurs œuvres se contentaient, pour la plupart du moins, d'un bon placement de gloire chez la postérité. A ce titre encore, le siècle de nos grands auteurs classiques est bien notre grand siècle.

" Dans notre siècle, à nous, surtout dans la seconde moitié de ce siècle, on a d'autres vues et d'autres visées ; la gloire est agréable, mais la fortune est utile ; l'une aide l'autre ; et chose inouïe depuis Voltaire, on a vu des poètes même remuer des millions, Victor Hugo les entasser et Lamartine les perdre. En notre siècle, une toile représentant deux personnages et un panier de pommes de terre (*l'Angelus*) se paye jusqu'à 700,000 francs ; et un romancier en vogue, pour une mince brochure de 300 pages, empochera 80 et 100,000 francs ; Hugo avec ses *Misérables* arrondit sa bourse de 800,000 francs ; M. Thiers vendit près d'un million son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, et Lamartine, 240,000 francs ses *Girondins*. Véron offrait à Paul Féval " une fortune " (*sic*) comme prix d'un roman à faire contre, ou pour les jésuites ; et le *Juif errant* rapportait à Eugène Sue des sommes fabuleuses. Dernièrement, *Tartarin sur les Alpes* était payé à M. Daudet 150,000 francs par un éditeur américain ; dernièrement aussi, le drame assez pauvre de *Théodora* produisait, comme jadis la *Belle Hélène*, un million de recettes, où l'auteur prend la part du lion ; et les journaux nous ont dit que la suppression de *Thermidor* était, pour le théâtre et pour M. Sardou, une perte d'au moins cinq cent mille francs. V. Sardou, E. Zola, G. Ohnet et consorts font des affaires comme Félix Potin et Aristide Boucicaut."

Plusieurs des ouvrages nommés par le P. Delaporte, remontent à une date relativement éloignée ; pour cette raison, quelques mots au sujet de deux ou trois ne seront peut-être pas superflus.

Les *Misérables* de Victor Hugo, la réclame aidant, ont eu ce qu'on appelle un " succès fou." Il y a certainement dans ce livre des pages de grand style ; mais il serait tombé à plat, s'il n'y eût que de ces pages-là ; toutefois elles servent de draperie pour orner l'idée absolument paradoxale du récit. Les types mis en relief appartiennent à une espèce spéciale éclosée dans l'imagination de l'auteur. Ils sont nés foncièrement honnêtes : si leur honnêteté s'éclipse c'est la faute de la société, mais leur fond honnête persiste ; s'ils ne reviennent pas

à une vie exemplaire, c'est la faute de la société qui permet toutes les chutes, et ne tend jamais une main secourable à ceux qui s'efforcent de se relever. La société les a faits *misérables*, elle les condamne à rester *misérables*.

Posée en de tels termes, la thèse est bel et bien un paradoxe ; cependant on n'oserait nier qu'il n'y ait un grain de vérité.

Quoi qu'il en soit, c'est un fait à remarquer que les hommes qui glorifient la "palingénésie sociale" de 1789, sont précisément les plus prompts à jeter la pierre à l'œuvre sublime de leurs devanciers.

Parmi les personnages du récit, figure un évêque. Celui-ci, par sa conversion à la religion des immortels principes, est tout doucement délivré des angoisses sociales et politiques contre lesquelles il se débat, et qui font de lui un *misérable*.

C'est un récidive, on lit *conventionnel*, vertueux et paternel, philosophant de haut, qui, en une seule séance en plein air, par un radieux coucher de soleil derrière les montagnes, rend ce service à l'évêque ; et le brave homme reconnaissant demande et reçoit, par dessus le marché, la bénédiction de son interlocuteur.

On pourrait nommer l'évêque auquel Victor Hugo veut faire allusion. C'est sans doute pour se moquer des sots ; car, si ce prélat a parfois bronché, il n'a jamais joué la comédie sacrilège dans laquelle il est mensongèrement et ridiculement mis en scène.

En 1844, M. Thiers, à la Chambre, MM. Edgar Quinet et Michelet, au collège de France, dénonçaient les jésuites comme menaçant l'Etat et la société. La même année, paraissait, en feuilleton dans le *Journal des Débats*, puis en volumes, le *Juif errant*, ce mauvais ouvrage dans lequel Eugène Sue révélait au public comment le P. Rodin, général des jésuites, était allé chercher en Asie, d'où il l'avait rapporté dans une cassette hermétiquement close, le germe, on dirait aujourd'hui le microbe ou le bacille du choléra qui avait, en 1832, ravagé Paris, la France et, de proche en proche, l'Europe presque entière. Rodin, tout scélérat abominable qu'il était, n'avait pas conjuré la mort des milliers et des milliers de victimes que fit le fléau asiatique. Il voulait communiquer le germe mystérieux et mortel seulement à Mlle de Cardoville, riche héritière "à cheveux rouges," qui faisait trop attendre à Rodin des millions qu'il convoitait pour enfler ses trésors.

Les choses tournèrent mal ; le germe lâché de la cassette, Rodin attrapa le choléra et en mourut ; Mlle de Cordeville ne l'attrapa pas ; elle conserva ses millions et ses cheveux rouges. Ainsi était pu-

nie la rapacité des jésuites, faible compensation des ravages causés par le mal pestilentiel qu'ils avaient introduit.

Par cet épisode, on peut juger de l'esprit général du *Juif errant*, livre baveux dans lequel il n'y a de place ni pour la morale commune ni pour la plus mince vertu, si tant est qu'il y ait vertu sur la terre.

Le *Juif errant*, dit le P. Delaporte, rapporta à son auteur des sommes fabuleuses ; relativement fabuleuses furent aussi les sommes qu'il rapporta, à Paris et en province, aux *cabinets de lecture* où l'on se disputait les volumes maculés, souillés, qu'avaient tripotés plus de mains sales et puantes que de mains propres et parfumées.

Deux ans auparavant, c'est-à-dire en 1842, Eugène Sue avait, moyennant une somme assez ronde, vendu à M. Véron, pour le *Constitutionnel*, que celui-ci retapait, les *Mystères de Paris*. Dans ce feuilleton furent étalées pour la première fois, avec le vocabulaire de la *langue verte*, les mœurs des escarpes, des chourineurs, des chouettes et autres crapules hideuses, mâles et femelles, propriétaires et habitués des caves et des bouges des rues de la Calendre, Saint-Eloi, Dagobert, Perpignan, Cocatrix, en la Cité antique de Lutèce.

La langue verte et les tableaux de mœurs étaient le plus grand attrait des *Mystères de Paris*, qui eurent, dans le monde important du cordon S. V. P., et dans le monde frétilant du septième étage, plus de lecteurs que n'en eût le *Juif errant* ; voire même que la langue verte fut accueillie dans salons haut-hupés. Et c'est ainsi que se fait la littérature pour de l'argent dont Eugène Sue n'était pas à la merci, car, étant riche de son patrimoine, il n'était point un "pauvre compagnon ayant besoin de cinquante pistoles."

"Véron, dit le P. Delaporte, offrait à Paul Féval une fortune pour prix d'un roman à faire contre ou pour les jésuites."

Faire faire, par un romancier déjà connu, un roman contre ou pour les jésuites, c'était pour Véron, pas plus anti jésuite de robe fourrée, que jésuite de "robe courte," c'était un coup de commerce qui pouvait être heureux, comme l'avait été le lancement de la *Pâte pectorale*, lequel fut une fortune pour lui et pour la famille d'un de ses amis, le pharmacien Regnaud, mort ruiné.

Paul Féval, paraît-il, refusa l'offre de Véron ; il n'y a pas d'autre chose à dire sur ce point.

M. Véron, surnommé *Mimi* dans la tribu où l'on ne s'effarouche jamais du chatolement d'une paire de boutons d'oreilles, était d'ailleurs l'objet d'une foule de plaisanteries de ce petit esprit à jet con-

tinu des foyers de théâtres ; on en voulait surtout à sa vaste encolure et à son ample cravate. C'était en quelque sorte de la réclame pour lui, aussi sa bonne humeur n'était nullement affectée.

Possesseur d'une grande fortune, après avoir été directeur du *Constitutionnel*, puis de l'opéra, M. Véron voulut tâter de la politique. Il fut nommé député, à Paris, aux premières élections du Corps législatif, sous Napoléon III ; aux élections suivantes, il perdit son mandat.

Sur ces entrefaites, M. Véron commença la publication des *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*. Les relations que l'auteur avait eues avec toute sorte de monde, le mettaient en position d'émailler son récit d'anecdotes piquantes sur tels ou tels personnages, qu'on reconnaissait sans peine quoique il ne les nommât pas. Les *Mémoires* eurent tout d'abord un succès de curiosité ; cependant, pour une cause ou l'autre, ils restèrent à mi-chemin. Ils valurent toutefois à M. Véron d'être admis dans l'association d'admiration mutuelle, dite *Société des gens de lettres*. Il ne tarda pas à manifester sa reconnaissance d'un si grand honneur : Mécène anonyme, il fit, à cette Société, un don de 20,000 francs sur les profits des *Mémoires d'un Bourgeois*. Dans ce cas on peut, à la rigueur, dire que M. Véron fit non de la littérature pour de l'argent, mais de l'argent pour la littérature. . . . pas pour la meilleure malheureusement.

"Lamartine vendit 240,000 francs ses *Girondins*."

Jusqu'au jour où Lamartine publia cette *Histoire*, il avait manifesté la plus profonde répulsion pour la forme de gouvernement qu'avaient tenté d'établir les républicains dont il se fit le panégyriste. En commençant, il faisait de la littérature pour de l'argent destiné à ses créanciers ; puis il s'enivra de sa parole enflammée et prêta à ses héros les qualités qu'ils n'avaient pas. Plus tard Lamartine regretta et désavoua noblement plusieurs chapitres de son livre.

Les *Girondins* ne furent pas seulement des philosophes à thèses ; ils furent des hypocrites et des lâches en livrant, à la Montagne la tête de Louis XVI, pour sauver les leurs. Misérable calcul, en vérité, car, pour se soustraire à la guillotine, ceux-ci se suicidèrent, ceux-là prirent la fuite et furent dévorés par les loups, les autres furent décapités.

Lamartine fut courageux ; il arracha, au péril de sa vie, le drapeau rouge arboré, en 1848, au balcon de l'Hôtel-de-Ville et préserva de la Commune, Paris et la France.

Comme poète, comme prosateur, comme orateur, la plus belle place certainement était assignée à Lamartine dans l'histoire de la littérature française au XIXe siècle ; mais quelques déviations du sentiment chrétien tournant en une sorte de fatalisme et son inconstance politique ont jeté certaines ombres sur sa carrière.

Il est surtout à regretter qu'il n'ait pas fait acte de soumission, lorsque, trois de ses ouvrages furent frappés par la censure ecclésiastique ; il revint cependant entièrement et sincèrement aux saintes croyances de sa mère :

Alphonse était dans l'été de la vie,
Quand follement épris des modernes erreurs,
Il laissa pénétrer dans son âme affaiblie
Le doute désolant, cause de ses malheurs.

Mais qu'elle est forte, qu'elle est pure
La parole du Ciel pour le cœur innocent,
Quand une mère la murmure
A l'oreille de son enfant.

Alphonse en fit l'heureuse expérience ;
Plus tard reconnaissant ses funestes erreurs
Il demanda la paix et l'espérance
Au Dieu dont il avait méconnu les faveurs,

Il avait dit au printemps de son âge ;
" O Toi, qui fus le DIEU de mon berceau,
" Daigne, Seigneur, achever ton ouvrage
" Et sois aussi le DIEU de mon tombeau."

Le ciel entendit sa prière :
Longtemps avant le jour qui décida son sort,
Il accepta le don du repentir sincère,
Présage du pardon et d'une sainte mort (1).

Entraîné par des reminiscences, j'ai tenu trop longtemps la place qui appartient au P. Delaporte : Je m'en accuse ; ce n'est pas assez, j'ai besoin qu'on m'en excuse : je le demande.

" On entre, dit le P. Delaporte, dans la littérature comme on se met dans les chemins de fer, ou dans la Compagnie des omnibus ; on exploite la fièvre endémique de lecture, de toute lecture, la pas-

(1). Ces stances sont tirées d'un opuscule sur Lamartine, daté des Bords de l'Hudson, janvier 1875, composé par un P. jésuite. Quelques exemplaires ont été imprimés à l'époque, comme témoignage de déférence pour l'auteur, alors octogénaire.

sion du spectacle, de tout spectacle, comme on exploite les mines de charbon ou de diamant ; on lance un livre, comme on lance une entreprise de finance ; on fonde une revue, comme on perce un isthme on crée un journal, comme on bâtit une maison de rapport : le tout est de bien choisir le quartier et de bien orienter la façade.

“ D'un côté comme de l'autre, même élévation d'idées, mêmes procédés de réclame, même devise : *Quærenda pecunia primum*. Naguère encore, la théorie, d'ailleurs immorale et funeste, de l'art pour l'art, comptait des adeptes ; elle a fait place à la pratique de l'art pour l'argent. Ainsi, pour les habiles, pour les heureux, pour les effrontés, il y a, par ce temps de banqueroute universelle, un placement sûr et lucratif : la littérature. Jadis les maîtres disaient : “ Soyez plutôt maçon ! ” aujourd'hui : “ Soyez homme de lettres, ” quand même vous seriez Limousin comme les maçons de Paris et que vos goûts vous porteraient à manier la truelle. Pindare gagnait des couronnes ; gagnons d'abord des billets de banque ; ces feuilles-là sont un peu durables que celles des arbres verts.

“ Les rubans rouges, ou violets, dont la Légion d'honneur et le ministère de l'Instruction publique fleurissent les poitrines de braves gens de lettres, plus ou moins brouillés avec l'honneur, avec la vertu, voire même avec l'orthographe, ne suffisent point à l'ambition d'auteurs nullement “ saouls de gloire ”, mais très affamés d'argent. Les gens de lettres sont des gens d'affaires.”

La fringale d'argent saisit les gens de lettre aux beaux jours de l'Empire. A vrai dire elle avait un peu commencé sous Louis-Philippe ; mais elle prit un essor merveilleux sous Napoléon III. “ C'est alors que Michelet, oubliant ses déclamations farouches contre la littérature industrielle, se faisait près de 90,000 francs, rien qu'avec ses petits livres d'histoire naturelle ; alors qu'Ernest Feydeau réalisait 300,000 frs avec ses romans obscènes.” De ceux-ci, le *Mari de la danseuse*, conception à faire vomir, eut le plus de vogue, et servit à l'auteur de passeport dans le monde de la Bourse. Il y fut chanceux ; se retira “ avec un gros million, ” mais n'en jouit pas longtemps ; il devint et mourut fou ; “ alors que M. de Villemessant lançait le *Figaro* et montrait aux commerçants de la presse comment on peut faire de l'argent avec un journal.”

Sous Louis-Philippe, M. de Villemessant s'était constitué le pailadin de la légitimité ; voilà ce qui n'était pas bourgeois. Toujours aux expédients, il n'avait pourtant que sa faconde inépuisable et bruyante à mettre au service de la cause, laquelle n'y gagnait rien,

et lui pas grand'chose. Devenu richissime par l'industrie du figarotisme, il pensa que le moment était arrivé de montrer au comte de Chambord comment il devait s'y prendre pour monter "figarotiquement" sur le trône. Henri V trouva le personnage outrecoisant et l'éconduisit. Du coup, c'en fut fait : le prince tomba, sans rémission, en disgrâce auprès de M. de Villemessant et de son *Figaro* journal monarchiste et bien pensant."

"Un poète choyé du public, A. de Musset, s'éprenait de "la beauté du métal", aimait à manier de l'or et s'écriait : "Je donnerais ma tête et ce qu'elle porte pour 80,000 livres de rentes !" Le pauvre homme !

"On était déjà loin de 1830, beau temps, temps d'enthousiasme, d'illusions, de fièvre, de colères un peu folles, mais souvent sincères et parfois généreuses ; où les réformateurs du goût, les *chevelus* du Petit Cénacle se réunissaient dans une chambre "qui n'avait pas de sièges pour tous ses hôtes", si étroite, qu'en gesticulant trop haut, l'on risquait de "se heurter le poing à la pente du lambris" ; chambre dont la cheminée avait pour garniture "deux cornets de faïence de Rouen" et une tête de mort qui "tenait lieu de pendule."

"Quel dédain en ce temps là pour les *Philistins*, pour les bourgeois, pour tout ce qui gagne ou amasse quelque chose ; parmi les gens de lettres, point de fourmis, rien que des cigales ; c'était le printemps éternel : "Quant à l'argent, dit Théophile Gautier, l'on n'y pensait pas. De l'art, de la gloire, des ailes et des rimes riches ! *O tempora, o mores !*"

Ils sont rares aujourd'hui, si tant est qu'il en reste, les "chevelus," ces réformateurs point méchants qui ne réformèrent rien, si ce n'est qu'ils se réformèrent eux-mêmes en peu de temps, et on en vit dans des ministères, des préfectures et des sous-préfectures.

"A l'aurore de la monarchie de Juillet, les gens de lettres chantaient encore au-dessus des gerbes, sans souci du présent et de l'avenir comme les alouettes. Cela changea vite ; en 1835, V. Hugo recevait, en plus de la gloire, au moins 80,000 francs ; en 1838, il arrangeait une affaire de 300,000 francs avec l'éditeur Delloye ; et ce n'était là qu'un commencement, un mince filet du Pactole qui allait grossir dans ses prés.

"Aujourd'hui la cigale fraye avec la fourmi, et le poète avec cet ennemi d'autrefois, le rentier ; les gens d'esprit coudoient les *Philistins*, les imitent, les dépassent, les exploitent, et laissent dormir les *perruques*. S'ils ont des rancunes, ce n'est plus contre Racine,

mais peut-être contre l'éditeur qui lance maladroitement une affaire, ou contre le critique, courtier grincheux, qui ne la recommande pas assez efficacement."

Evidemment plus d'un littérateur, avant le XIXe siècle, s'est assuré de bons revenus par ses œuvres. "Voltaire, bien longtemps avant V. Hugo, faisait suer l'or à ses livres." L'auteur n'entend point davantage "blâmer ce tribut légitime, qu'un honnête homme peut tirer de ses écrits sans honte et sans crime. " Mais la honte et le crime existent ; il faut le rappeler et le regretter pour l'honneur de ce que l'on nommait jadis dans notre langue les *bonnes lettres* ; la honte va jusqu'au scandale, et le crime jusqu'à la frénésie."

D'autre part, l'auteur note qu'il y a encore des écrivains, (trop peu hélas !) qui ne trahissent aucun devoir pour courir après la pièce de cens tous et les billets de mille. Même des journaux, le nombre n'en est pas grand, gardent leur indépendance et leur dignité vis-à-vis des banquiers, des juifs, des lecteurs friands d'impiété ou de grivoiseries. Le courage de ces journaux est au-dessus de tous les éloges.

" Du courage, il en faut à un comité de direction et de rédaction, tout comme à un écrivain de talent, pour ne point se laisser entraîner au courant d'un fleuve d'or et de boue. Il fut un temps où, dans les *Déclamations* et les pièces de vers latins, on louait Hercule d'avoir, au début de sa carrière, choisi le chemin de la vertu : de tout temps les Hercules sont rares ; mais les gens de lettres qui dédaignent la fortune toute faite, ou facile, pour obéir à leur conscience, sont des héros plus authentiques que le vainqueur du lion de Némée.

"..... Si l'honneur et le désintéressement étaient encore des saints chômés, les écrivains qui leur restent fidèles seraient sûrs, de l'admiration, du succès et, par dessus le marché, de la fortune. Mais tout cela est, pour l'ordinaire, le lot des gros industriels qui ont du flair et point de scrupules. Pour eux, le dix-neuvième siècle finissant est en vérité l'âge d'or.

" Est-ce à dire que ce soit l'âge heureux et enviable pour la littérature ? Pour ceux qui thésaurisent, la chose ne fait pas un doute ; ceux qui prennent la peine de réfléchir n'en sont pas aussi convaincus.

" Les parvenus de la littérature, les gens arrivés et en place, font sonner haut les conquêtes de leur profession. A les entendre, le dix-neuvième siècle a constitué les gens de lettres en aristocratie, ainsi que les gens d'argent ; ils marchent presque les égaux des

Juifs, affranchis, chez nous, depuis cent ans, pour le bonheur de l'humanité, comme chacun sait.

“ Ce sont, en grande partie, des gens de lettres qui ont gouverné la France, depuis dix ou quinze lustres ; et personne n'ignore avec quelle dextérité et sûreté ils ont conduit le char de l'Etat au bord des abîmes. M. Thiers l'historien, M. Jules Simon le philosophe, ne nous ont-ils pas menés à toutes les gloires ? Victor Hugo fut une des lumières de la Chambre des pairs et un “ avertisseur ” au Sénat. Lamartine faillit devenir président de la République en 1848 ; et après tout, si le poète des *Harmonies* eût gouverné la France, probablement ni la France ni la poésie ne s'en seraient trouvées plus mal en point.

“ Sans compter l'illustre Jérôme Pâturet, (qui est *légion*), combien de gens de lettres, depuis MM. de Chateaubriand, Villemain, Guizot, jusqu'à MM. Eugène Sue, Rochefort, Lockroy, Déroulède et *tutti quanti*, sont devenus législateurs et maîtres du monde!... Certes il y a là un progrès, sinon pour l'humanité, du moins pour ces favoris des Muses qui se font pasteurs des peuples comme Agamemnon, et peuvent ceindre leur chef du lierre immortel, du laurier triomphal et du chêne civique. Sous l'ancien régime, on n'eût jamais songé à remplacer Colbert par Racine, ou par Molière—ou par Trissotin ; Corneille, de l'aveu de Condé, savait admirablement l'art de la guerre au théâtre, et pourtant ni Condé ni personne ne lui aurait offert la charge de Louvois. Quel éclat de rire dans toute l'Europe, le jour où M. de Voltaire, malgré son incontestable crédit auprès des princes et des peuples, aurait reçu le portefeuille de M. de Choiseul ! Aujourd'hui, combien de Voltaires au petit pied sont, du matin au soir, transformés en hommes d'Etat, et sans être quelqu'un, finissent par être quelque chose.

“ Ainsi donc au dix-neuvième siècle, les littérateurs sont des conquérants, des triomphateurs, qui vont de plein pied au Capitole, c'est-à-dire à l'Académie, à la Légion d'honneur, à la Société des gens de lettres, à la Bourse, au Parlement, au Gouvernement, aux apothéoses lucratives, préparées et lancées par les journaux, les revues, les cent voix de la renommée et de la réclame. Et quand ils meurent, on les mène en grande pompe au temple d'où l'on a chassé Dieu pour leur faire place. C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.”

L'auteur demande si la médaille n'a pas un revers. Il ne lui faut ni grand temps ni grand peine pour le découvrir et le montrer.

“ Jamais, dit-il, la littérature n’a compté plus de victimes. Et cela doit être. On se demandait il y a quelque cent ans, si la fureur qui poussait déjà en masse la jeunesse de France vers les carrières dites libérales n’était pas un fléau.”

Que cette fureur était un progrès, les spéculatifs, divisés d’opinion, disaient, il y a cent ans et plus, oui et non ; qu’elle était un fléau, c’est ainsi que la signalaient la plupart des intendants des provinces, gens avisés et pratiques. La Révolution vint et le fléau des littérateurs sans littérature fit irruption de toute la France, dans Paris, ce fut la réponse d’il y a cent ans.

Et rapprochant cette époque de l’époque actuelle, le P. Delaporte dit : “ Nous avons aujourd’hui la réponse : elle est évidente et elle est triste.

“ Jamais on ne vit autant de déclassés, plus d’encombrement sur toutes les routes qui aboutissent aux carrières littéraires, plus de surnuméraires dans toutes les administrations où l’on est censé vivre de sa plume. Combien de pauvres jeunes gens, fleuris des lauriers du collège, s’imaginent qu’ils n’auront qu’à se montrer pour éblouir le public, les libraires, la postérité, et se croient des aiglons, pour avoir regardé en face un dictionnaire de rimes ! Une fois munis de diplômes, plusieurs se figurent que désormais la littérature, à laquelle ils se donnent corps et âme les nourrira grassement ; en attendant, combien meurent de faim et de désespoir, après avoir vainement cherché de journal en journal, de revue en revue, de librairie en librairie, un peu de renom et de quoi dîner. D’autres arrivent à faire éclore quelques-uns de ces volumes jaunes qui s’empilent dans les boîtes des bouquinistes, le long des quais, mais auxquels personne ne touche, malgré des titres affriolants.

“ Le succès ne vient pas ; les créanciers montrent les dents ; on s’épuise à force de travail sans trêve et sans salaire ; on se ruine la santé ; la raison se détraque ; on se dégoûte de la vie. Le dénouement pour plus d’un, c’est la misère allant jusqu’à la mendicité ; ” “ bien plus jusqu’à l’asphyxie ou à la pendaison, tué par la folie et la faim, ces deux pâles déesses des *ratés* de la littérature athée ” a dit M. de Pontmartin.

“ Victor Escousse, jeune dramaturge, déjà célèbre à dix-neuf ans, mais se croyant incompris de son siècle, voulut se venger d’une société qui lui mesurait les bravos ; il s’asphyxia dans une mansarde, avec son collaborateur, Auguste Lebras ; Béranger chanta ce double suicide dans une complainte de sa façon, digne *De pro-*

fundis de ces deux jeunes affolés. Eugène Hugo, Charles Bataille, Ernest Feydeau, Eugène Briffaut, Jean du Boys, Gustave Aymard, et combien d'autres, morts fous. Henri Heine, aveugle, pourrissait dans son lit, n'ayant plus d'énergie que pour blasphémer. Hégésippe Moreau, le gracieux poète.

Bluet éclos parmi les roses de Vervins,

mourut à l'hôpital, à vingt-huit ans. Gérard de Nerval, une des lumières du petit Cénacle, se pendit à la grille d'un égout, rue de la Vieille-Lanterne ; Léon Laya, l'heureux auteur du *Duc Job*, se pendit dans sa chambre ; Bourg Saint-Edme, membre de la Société des gens de lettres, se pendit, après avoir lui-même "consigné ses dernières impressions, heure par heure, puis quart d'heure par quart d'heure, et enfin minute par minute." François Beulé, historien et ministre, se planta un couteau dans le cœur ; Charles Didier *en finit* "dans la nuit sans révélations" ; Prévost Paradol, de l'Académie française, ministre de l'Empire aux Etats-Unis, se fit sauter la cervelle ; et son fils, hanté par la pensée du suicide paternel, se tua à dix-huit ans. Charles Gille se pendit. Au mois d'ôût 1888, au bois de Boulogne, près de l'avenue de Suresnes, on trouvait pendu un "homme de lettres," ayant encore sur lui un manuscrit volumineux refusé par les libraires.

" Ne dirait-on pas que le suicide est devenu le mal endémique des littérateurs en notre siècle ? Autrefois on supportait la misère plus généreusement, d'aucuns même gaiement. Dans notre monde désemparé et désorienté, les échecs et la pauvreté renversent les âmes, qui ont oublié la croix et l'Évangile du Dieu qui éprouve et console. Emportés par le tourbillon, qu'eux-mêmes, ou leurs maîtres, ou leurs frères ont créé, les malheureux gens de lettres perdent pied ; la tête leur tourne ; ils ont désappris à souffrir ; il fait noir autour d'eux, parce qu'on n'a plus ni le loisir, ni la volonté, ni la force de songer à son âme ; et comme le chantait V. Hugo, alors que l'orgueil lui laissait encore à lui-même des heures de bon sens :

..... Il se fait une nuit profonde,
 Dans ces recoins du cœur, du monde inaperçus,
 Que peut seule éclairer votre lampe, ô Jésus.

Avec le spectacle des gens de lettres qui se tuent, le dix-neuvième siècle nous a fourni le spectacle, inouï et navrant, d'autres gens de lettres qui, volontairement, par dépravation de sens moral, par

une sorte de volupté de la misère, se vouent à la gueuserie ; aucune époque avant la nôtre n'avait connu la *Bohême* littéraire.

.....
 “ Traîner des loques, parler argot, ; “ jouer des tours aux bourgeois et faire un pied de nez à la morale, ” essayer des extravagances et des sauts périlleux de toutes sortes pour décrocher cent sols ; et après cette belle prouesse, “ loger en garni à dix centimes la nuit chercher un maigre dîner hors barrière dans une gargote hantée par des cochers de fiacre ”, tel fut le programme de cette singulière corporation, en attendant l'Académie, l'Hôtel-Dieu ou la Morgue. Les maîtres eux-mêmes ont plus d'une fois avoué que leur vie rehaussait peu la dignité de l'espèce humaine et littéraire.

“ Pauvres braconniers de l'art ! Et notez que plusieurs de ces gueux, avec d'autres habitudes et d'autres goûts, auraient pu se tirer de la crapule ; Mürger, le chef et le modèle de la *bohême*, gagna des “ pistoles et la croix ; il fut, dit Veillot dans les *Odeurs de Paris*, “ créé chevalier de la Légion d'honneur, en 1859, sur la proposition de M. Rouland, ministre de l'instruction publique et des cultes. ”

“ Mais les rubans rouges ne suffisent point à entraîner et à maintenir ces émancipés ; ils ont les instincts du loup de La Fontaine ; ils préfèrent vagabonder, ruser et gueuser. Gustave Planche, le critique aux mains sales, pouvait, avec les émoluments qu'il touchait dans la maison de M. Buloz (*Revue des deux Mondes*), sortir du galletas infact où il moisissait ; il aima mieux y moisir et y périr dans une détresse inqualifiable.

“ Après le besoin de gagner un autre besoin non moins impérieux chez un bon nombre, ça été de dépenser l'argent gagné, de jeter à plaisir, comme le singe du fabuliste, les ducats qui pleuvaient à côté de leur écritoire, sur leur *copie*. A. de Musset reçoit un matin, de Véron, la bagatelle de 4,000 francs pour un feuilleton dont il n'a pas couché le premier mot sur le papier. Le soir, les 4,000 francs disparaissaient jusqu'au dernier liard, dans une orgie.

“ A. de Musset, Alex. Dumas, Balzac, Barbey d'Aurevilly, furent des besoigneux de la bohême riche ; car il y eut (et il y a peut-être encore) une bohême riche, où les folies, la dissipation, les excentricités de la toilette, le déploiement d'un luxe d'*affranchis*, remplacent les extravagances de la bohême crottée, râpée et famélique.

“ Th. Gautier s'est complu à décrire le mobilier de V. Hugo, en 1852, à compter les fontaines chinoises, les vases de faïence de Rouen et de Vincennes, les armoires et les portes en laque du Ja-

pon ; à esquisser les fenêtres aux vitraux allemands, le lit aux colonnes *salomoniques*, les tentures de Chine, les potiches, les sculptures, les miroirs de Venise, les nègres en bois doré, le damas de soie bleue, les tableaux, les dessins en chêne sculpté, les lustres hollandais, les porcelaines japonaises, les verres de Bohême, etc. On sait que tout cela, depuis 1852, s'était embelli et enrichi dans des proportions gigantesques, comme il convenait à l'homme-océan. Les adorateurs du dieu-Hugo n'ont pas manqué de raconter aux profanes les magnificences d'Hauteville House et de l'hôtel de l'avenue d'Eylau ; ils ne nous ont pas même laissé ignorer que, parmi les statues admises dans les salons éblouissants du *Maître*, il se trouvait une Notre-Dame des Victoires, que le *Maître* avait transformée en statue de la liberté.

“ Chez Jules Janin, même passion du faste et de l'étalage ; partout des tentures et même des sièges pareils à ceux de Trianon . . . Le “ logis grandiose ” de Nestor Roqueplan, au rez-de-chaussée de l'ancien hotel Choiseul ; puis les “ opulences mobilières d'Eugène Sue, ” entre autres, son “ son immense bibliothèque aux colonnes d'argent massif ” ; et encore “ les richesses farouches du château de Monte-Cristo et la petite maison fameuse d'Alexandre Dumas à Bruxelles ; la chambre capitonnée de Théophile Gautier ; les nids moelleux où Daudet, Arsène Houssaye, se consolent de la fatigue d'écrire ” ; aussi l'installation peu démocratique de Victorien Sardou, dans l'ancien domaine impérial de la Malmaison.

“ Même quand il faut, par crainte des huissiers, renoncer aux splendeurs réelles, on se forge une félicité imaginaire, on tâche de vivre dans des féeries qui coûtent seulement un effort d'imagination. Balzac, aux Jardies, en attendant les créanciers et en espérant le succès de ses futures plantations d'ananas, écrivait au charbon sur les murailles veuves de tout ornement : Tapisserie des Gobelins, Glaces de Venise, Tableaux de Raphaël, etc. Aux princes financiers de la littérature il faut des palais, des eldorados. Peu sûrs d'arriver jusqu'à la postérité, ils se disent pratiquement, comme Cicéron à son cher Luccéius : *Vivus gloriola mea perfruar*. Ce n'est plus dans les greniers qu'il faut aller chercher le génie. Il paraît même qu'à Médan, chez M. Zola, l'on n'est pas du tout exposé à rencontrer le mobilier primitif des Rougon-Macquart. Sénèque (on ne s'attendait guère à voir Sénèque en cette affaire) écrivait, dit-on, l'éloge de la pauvreté sur un pupitre d'or ; les romanciers qui amassent des millions à peindre la misère du *pauvre peuple*— et à les augmenter —

ne se contentent ni du brouet noir de Sparte, ni du tonneau du *naturaliste* Diogène. Ce n'est pas pour grelotter dans une mansarde et pour "presser tendrement, comme dit Musset, un navet sur son cœur," que l'on jette au monde, par centaines de mille et par charretées, des volumes à 3 fr. 50.

"En 1870, pendant le siège de Paris, des gens de lettres riches, dégagés de soucis patriotiques, ayant pour chefs de file M. Renan et un ou deux autres illustres, laissaient l'affreux pain de son et de paille aux estomacs illettrés des défenseurs du pays et festoyaient tout à leur aise chez Brébant. Ils eurent même—faut-il le dire le courage ou le cynisme?—de faire frapper une médaille ornée de leurs noms, à la gloire du restaurateur qui les avait sauvés des beefsteaks de cheval. N'était-il pas juste de conserver en bel état, à la patrie, des têtes si chères.

"Horace, lui aussi, avait soin de sa peau ; *Pinguem et nitidum bene curata cute*. Avec ce soin, nos gens de lettres ont celui de leur plumage ; persuadés qu'il est bon d'éblouir le bourgeois, et de lui prouver que tout doit être grand dans un grand homme. On l'éblouit d'abord par la longueur de la chevelure à la mérovingienne ; ensuite par l'étrangeté de la mise : Chapeau de feutre mou à la Rubens, manteau à pan de velours jeté sur l'épaule, pourpoint à la Van Dick polonaise à brandebourgs, redingote hongroise soutachée, ou autre vêtement exotique." L'accoutrement du "connétable" Barbey d'Auvilly et ses corsets furent célèbres ; célèbres les bottes d'Emile de Girardin ; Nestor Roqueplan changeait de toilette quatre fois par jour ; A. de Musset posait pour le dandy, malgré son échec très sensible au Jockey-Club ; Théophile Gautier portait la redingote à brandebourgs ? Edouard Ourliac, des bottes à la Souvarow ; Baundelaire, un habit bleu à boutons d'or. J'en passe.

"Mais pour ne point déchoir de ces splendeurs, pour continuer à tenir le public, les librairies, les journaux en éveil, en admiration, en respect, je dirais presque en haleine, il faut produire, produire à outrance. Additionnez les volumes sortis de ces puissants industriels : Alexandre Dumas, Paul Féval, George Sand, Eugène Sue, Eugène Scribe, Balzac, V. Hugo, Emile Zola, Georges Ohnet... On parle aujourd'hui d'une effroyable crise de librairie ; de trois millions de volumes empilés dans les magasins et ne trouvant plus même de débouché dans l'Amérique du Sud, généralement friande paraît-il, de ces tristes denrées."

On dit que ces "triste denrées" trouvent aujourd'hui un bon dé-

bouché à Montréal. Si ce n'est pas vrai, il est fâcheux qu'on le répande. En général il ne court point de bruit qui n'ait quelque fondement.

“ Autrefois on prenait son temps, même pour écrire une lettre ; moins que cela pour façonner un madrigal. Si Oronte ne mettait qu'un quart d'heure à rimer un sonnet, c'est qu'Oronte était un sot, tout comme ce bienheureux Scudéry, capable d'enfanter tous les mois un volume. On se hâtait avec lenteur ; on imitait suivant le conseil de Boileau, le ruisseau paisible et fertile qui

Dans un pré plein de fleurs, lentement se promène ;

on replaçait bien souvent l'ouvrage sur le métier ; La Rochefoucauld retouchait trente-six fois telles de ses *Maximes* ; on aimait à se sentir en écrivant et à s'entendre penser. Si l'on ne faisait pas toujours un chef-d'œuvre, on faisait du moins un travail humain ; à présent, l'écrivain est une machine. Si la machine s'arrête, si l'ouvrier chôme ou flâne, la vente est compromise, la *livraison* à jour fixe devient impossible, et que d'argent perdu ! Car enfin la littérature est la question secondaire : “ L'argent, partout l'argent, l'argent toujours, écrit M. Taine en parlant de Scribe ; ce fut le persécuteur et tyran de sa vie ; il en fut la proie et l'esclave, par besoin, par honneur, par imagination, par espérance ; ce dominateur et ce bourreau le courba sur son travail. ”

“ De combien d'autres illustres ce fut l'histoire ! Il faut de l'argent ou du crédit ; donc il faut produire ; et souvent, pour ces ouvriers-là, les journées ne sont point de huit heures ou de douze ; la nuit même y passe. D'aucuns, comme Alex. Dumas et Scribe, se mettent en collaboration et signent des pages où ils ont planté deux mots ; d'autres se tuent à force d'écrire, comme les oiseaux à force de pondre. Ainsi Balzac, ainsi Flaubert tombant d'épuisement au dernier chapitre d'un livre. Et quels livres !

“ Et s'il en va de la sorte pour les livres, qui sont censés écrits à tête reposée que dire des articles d'un journal ? “ Ecoutons le premier journaliste de notre siècle :

“ On est écrivain pour vivre. Il ne s'agit plus de réfléchir, de méditer, de corriger ; il s'agit de remplir une feuille volante.

“ L'écrivain fait sa page quotidienne pour gagner son pain quotidien. L'invention des journaux a créé encore cette misère.

“ Le plaisir d'écrire, c'était de vivre avec une pensée, de la mûrir de la vêtir, de la faire forte et belle. Nous n'en sommes plus là. Une

idée vient. Est-elle creuse, est-elle féconde : peu importe. On la tire ou on la rogne à la taille d'un article, on la jette sur la feuille volante. L'idée qui se refuse est prise de force, accomodée de force et clouée sur la feuille volante. Il faut couvrir et vendre la feuille, il faut vivre. ”

“ Oh ! reprend le P. Delaporte, la noble profession d'écrivain, de romancier de journaliste ! Combien de bacheliers en France rêvent, d'être un de ceux-là ! un de ces hommes qui dirigent l'humanité en ses voies et lui fournissent des idées, des nouvelles, des passions, des phrases, des mots.

“ Le portrait tracé par Louis Veillot, dans *Ça et là*, était pâle peut-être à côté de cet autre portrait réaliste tracé par un boulevardier trop bien informé, Alex. Dumas fils.

“ Il (l'homme de lettres) va vendre successivement de l'amour, de la jalousie, des larmes, de l'histoire, de la gaudriole, de l'argot, de la satire, de la morale, de l'éloge, de l'insulte, de la politique, du progrès, du sentiment, de l'obscénité, de la religion, de la copie enfin de deux sous à cinq sous la ligne, selon le goût du lecteur, les tendances du journal et le cours du moment. Quand il aura mangé son fonds, il vivra sur le fonds d'autrui ; il rafistolera les vieilles comédies, rapiècera les vieux romans, réchauffera les anas des vieux siècles.

“ Il mangera les bibliothèques ! il avalera les quais ! Il lui faut des idées, des anecdotes, des mots, du plaisir, de la notoriété, de l'argent. Dépêchons-nous, il s'agit d'être célèbre. Une fois célèbre, on est coté ! Une fois coté, on est riche ! Une fois riche on est libre ! Libre ! Voilà le rêve de toutes les minutes, rêve irréalisable ! Mais le journal est pressé ! mais le journal ne peut attendre ! nous nous mettrons deux, nous nous mettrons trois, nous passerons les nuits. Et la force ? nous prendrons du café. Et l'inspiration ? Nous boirons de l'absinthe. ”

“ N'est-ce pas, ajoute le P. Delaporte, une belle et noble existence en attendant la paralysie, l'hébétation et la mort ?

“ Ce qui rapporte, ce qui se débite, nous l'avons dit et répété, ce sont les mauvais livres, ou mieux, les pires ; ainsi des journaux et de tout ce qui se lit. Aussi ne faut-il pas faire le fier et rechigner à la besogne, quand la besogne est bien payée. Tel romancier vivant, que je pourrais nommer, disait un jour : “ J'ai honte de ce que j'écris ; mais j'ai besoin d'argent. ”

“ Si tel critique, vivant lui aussi, avait été grassement salarié

dans un journal ou une revue catholique, il y serait devenu le champion de tous les bons principes ; catholique comme le Pape, royaliste comme le roi, et même un peu plus. Mais il a trouvé, en face, un débouché plus lucratif.

“ C'est le cas, sans cesse renouvelé, de *Greluche* et de *Babouin*.

“ Babouin, dit Veillot, attaque les moines ; Greluche outrage les religieuses ; Babouin calomnie les carmélites ; Greluche bave sur les sœurs de la charité. . . .

“ De leurs ordures ils couvrent des toises de papier. Revues, journaux, cabinets de lecture, théâtres, en regorgent, en débordent, en crèvent.

“ Que je puisse leur payer un sou de plus par ligne, à l'*Univers*, qu'ils reçoivent du journal où ils sont le plus payés, j'en fais des capucins. Chacun d'eux m'apportera chaque jour un sermon, aussi long qu'il aura pu l'écrire. ” *Libres penseurs*.

“ Qu'un Juif allonge un rouleau de 1,000 sur le papier de Greluche ; Greluche jettera feu et flamme pour Israël et son veau d'or. Qu'un antisémite allonge un autre rouleau, Greluche mettra flamberge au vent, ou brandira la torche incendiaire sur les marches de la synagogue.

“ On parle d'indépendance littéraire. L'indépendance existe en effet, à l'égard de la morale et de tout ce qu'il y a de respectable au monde. Mais à quelle époque les écrivains ont-ils été, ou se sont-ils montrés plus esclaves ?

“ Plus de privilèges à obtenir, plus de censure à redouter ; mais tout est à craindre pour l'homme qui veut arriver et gagner : les lecteurs qui se dégoûteront, si on ne leur sert plus la pitance accoutumée ; l'éditeur qui fera grise mine, si ses rayons ne se vident pas, les critiques, dont la mauvaise humeur retardera la vente espérée ; les directeurs de revues et de feuilles quotidiennes, si l'on n'adopte pas toutes leurs façons de voir ; les gros personnages de l'Académie, du gouvernement, de la presse, les distributeurs de prix, de réclames, de ruban. O indépendance !

“ Celui-ci ou celui-là, dans ce journal-ci, dans cette brochure-là, fera le matamorté, le cassant, le fendant, le vengeur. En est-il beaucoup plus brave ? Il est seulement plus avisé. Il sait qu'en France ce genre tapageur a toujours chance de plaire ; on aime la bravoure et ce qui en a, l'apparence, ou l'ombre. Mais les âmes hautes, où sont-elles ? ”

Pour le sûr elles ne sont ni parmi les *Greluches* ni parmi les *Ba-*

bouins. Pourtant Greluche et Babouin sont matamores, quand il n'y a danger à courir ; cassants, mais ne se hasardant à casser que s'ils ont la perspective de pouvoir fendre l'air au plus vite, vengeurs ! Vengeurs de leur dignité. Quelle pose ! Entre Greluches et Babouins, on fait la grosse voix, on retrousse ses manches, puis on s'embrasse et on s'en va au cabaret. L'honneur est sauf et l'estomac est plein, ce qui est une bonne aubaine. Et voilà ce que l'on peut appeler de la littérature pour du *petit bleu* ou pour du *champagne*, selon le cas, mais ce dernier n'est pas commun.

“ Mais les âmes hautes, où sont-elles ?

“ Lamartine, pauvre, écrasé de dettes, s'épuisant de travail, pour satisfaire ses créanciers, refusa, plus d'une fois, les deux millions que Napoléon III lui offrait sur sa cassette ; Lamartine ne voulut point se lier à cette chaîne d'or.”

Combien, qui furent plus qu'ingrats, auraient dû être liés à Lamartine non par une chaîne d'or, mais être reconnaissants des louis qu'il mettait discrètement dans des mains indiscretes, alors que pauvre, il se serait privé du nécessaire plutôt que de congédier un “ littérateur ” famélique, le gousset vide comme il était venu. Si l'on interrogeait l'écho de certain petit appartement, au faubourg Saint-Germain, le compte qu'il rendrait des belles âmes parmi ces littérateurs-là, ne serait pas long.

“ Chateaubriand, en 1830, refusa la pension de 12,000 francs et le titre de pair de France, que le nouveau gouvernement se proposait de lui conserver, Louis Veuillot, après la suppression de l'*Univers*, n'accepta pas les avances généreuses de M. de Villemessant qui lui offrait l'hospitalité et de beaux appointements ; Paul Féval, après sa conversion, voulant affranchir sa conscience du joug des libraires et du poids de “ tant d'argent mal gagnée ”, comme il disait gaie-ment, racheta la propriété d'une foule de romans, pour les expurger ; “ il se fit céder par ses éditeurs, les Dentu, les Calmann Lévy, les Hachette, tous les exemplaires qu'ils détenaient en magasin de de ses ouvrages non corrigés. Auteur de deux cents romans tirés à grand nombre, il sacrifiait ainsi un énorme capital ; ” et alors même, presque ruiné et réduit à la pauvreté, il donnait à l'œuvre du Vœu national le produit de l'une de ses brochures, la jolie somme de 72,000 francs en trois ans. Beaux exemples de fierté et d'indépendance ; mais rares.

“ Ce n'est pas être très fier et indépendant que de hurler avec les loups, pour amuser les loups, ou pour faire croire aux lièvres qu'ils

ont du cœur. *Figaro* lui-même, avec ses agréables désinvoltures, se sent bien contraint d'avoir, ou de manifester parfois, un accès de vertu et de sérieux. C'est dur ; mais quand on est aux gages de l'abonné... La littérature gouverne le monde en le servant."

Et tant sont agréables les désinvoltures du *Figaro*, à part ses accès de vertu, que sa littérature gouverne les salons où se trémoussent les fils des croisés, non pas le heaume en tête, mais parés en bêtes—ce qui n'est pas toujours un déguisement—pour enlever les compliments du vieux raseur, qui se soucie bien que les lauriers de preux d'autrefois jaunissent sous la poussière que font voltiger les cabrioles des ours et des girafes titrés à couronne ou à tortil.

"Et si cette littérature commerciale ne favorise que médiocrement l'indépendance personnelle, elle ne développe pas davantage les bonnes relations sociales. L'industriel qui tient boutique, à côté de vous, réussit mieux que vous ; sa marchandise, roman, feuilleton critique, poèmes, est plus vite enlevée que la vôtre ; ses pièces de théâtre font plus de bruit et plus de recette. Allez-vous vous tenir, coi, stoïque, souriant, les bras croisés à la vue de cette concurrence de ces *injustices* du sort ?

"A Paris, dit un chroniqueur bien renseigné, M. Jules Lemaître, la lutte pour la vie et pour la gloire est d'une extrême âpreté ; il y a des petits jeunes gens qui égorgeraient leur meilleur ami, pour arriver plus vite à la notoriété ou à la fortune."

"La notoriété et la fortune, reprend le P. Delaporte, se font-elles attendre ; certains petits jeunes gens (de tout âge), candidats impatients, s'agitent, frappent du pied, prennent des poses, parlent une langue étrangère, ou étrange, pour qu'on les regarde. Un des plus sûrs moyens d'être regardé, c'est de ne pas ressembler à tout le monde et de ne ressembler à personne. Quel est au fond, le but rêvé par toutes ces écoles bizarres qui se succèdent et se répètent, sous des noms variés : parnassiens, décadents, déliquescents, symbolistes ? Le but, c'est d'arriver."

MM. de Goncourt, frères, ont été sinon les premiers, au moins des premiers à battre monnaie avec la littérature décadente ; elle fit d'abord son chemin à petit bruit dans leurs romans d'un genre difficile à qualifier par un mot décent, la chose étant indécente. Ici la littérature décadente a réjoui des incapables de bien penser et de bien écrire, qui virent dans la déliquescence quelque chose comme un pont aboutissant à la renommée dorée ; de là, des pastiches plats

et bêtes jusqu'à l'in vraisemblable. Et l'on a vu, à l'angle de la rue voisine des petits jeunes gens, inférieurs à une " amplification de collégien ", se déliquifier pour accrocher, non pas " cinquante pistoles ", mais quelques écus de hasard ; et le hasard leur a fait mine grise au lieu de leur sourire. Pareille mine n'étant point la " mine d'or " qu'ils cherchaient, ils auraient dû comprendre que, s'ils ont une mine à exploiter, c'est celle de la syntaxe à laquelle ne saurait suppléer la déliquescence la plus " géniale."

Ailleurs le " goncourtisme " excita des haussements d'épaules. Ce fut chez les lecteurs sensés, aimant à comprendre ce qu'il lisent, et n'ayant point de tendance à se déliquifier à la suite d'écrivains qui les scoundamment à barboter à travers un discours bien plus étrange qu'étranger, quoique il soit l'un et l'autre.

Remorquer derrière eux quelque frétin de " littérateurs ", c'était un appoint pour MM. de Goncourt ; ce n'était pas assez. Ils demandèrent au théâtre Français, qui le leur accorda, le droit de cité pour la déliquescence.

Si grandes furent les hardiesses de celle-ci, que les protestations et les sifflets éclatèrent à l'envie dans la " Maison de Molière." Toutefois le coup cherché, le grand coup était porté : MM. de Goncourt étaient arrivés maîtres ès déliquescence, et était fondée la littérature décadente, laquelle, aujourd'hui, a le privilège d'être cotée dans un grand dictionnaire national (quatre volumes in-folio) de la langue française, comme désormais incorporée dans cette langue. Et, malheureusement, des petits messieurs, désireux de se poser hors pair, s'appuieront sur cette cote pour *décadencer deliquescientier ou déliquéfier*, ce qui sera la même chose. Bien davantage : ils demanderont, non seulement qu'on ne critique pas mais, encore qu'on applaudisse à leurs efforts " littéraires."

" Le vrai moyen d'arriver, dit le P. Delaporte, était jadis d'avoir du bon sens et de s'en servir, de respecter la langue française et les honnêtes gens. Les vrais artistes captivent leur auditoire en jouant parfaitement d'instruments très justes. Les autres forcent l'attention des passants à coups redoublés et furibonds de tam-tam, et intitulent cette musique : *l'Art nouveau*.

No regioniam di lor.

" Au-dessous de tous les déclassés, détraqués affolés, névrosés suicidés, affamés de bruit et d'argent, la littérature contemporaine nous offre, depuis une quarantaine d'années, une dernière catégorie d'in-

dividus, trop considérable pour qu'on l'oublie. Ils ont gouverné Paris (si l'on peut appeler cela gouverner), voilà vingt ans, et plusieurs occupent encore une place dans l'État ou dans l'opinion."

Hélas ! combien est juste cette courte remarque ; combien aussi, à cause de sa justesse, elle fait naître la crainte de demain.

" Le 5 mai 1871, trois semaines avant le massacre des otages, sous le règne des gens de lettres qui avaient pour chefs Félix Pyat, hommes de lettres, et autre *bravi* de cette trempe, L. Veuillot écrivait :

" Rien sur la terre, ni dans les eaux profondes, ni dans les bois, ni sur le pavé, ni tigre, ni requin, ni serpent, ni homme, rien n'est cruel, féroce et implacable à l'égal de Trissotin sifflé.

" Trissotin veut donner la mort et il trouve que c'est trop peu. Ah ! tu m'as sifflé ! ah ! tu es de cette espèce qui siffle ! Tu n'as pas admiré ma prose, ni mes vers, ni mon pinceau, ni ma voix, ni ma danse ; tu as nié mon génie ; et si ce n'est toi, c'est ton frère ou quelqu'un des tiens. Meurs ! meurs ! et que ne puis-je de faire mourir mille fois !

" Ainsi Trissotin s'est montré depuis Denys le tyran, et Néron, et Chilpéric, et Henri VIII, princes trissotins.

" Robespierre, Marat, Collot-d'Herbois et quantité de ces sangui- naires avaient été diversement histrions ; ils firent le beau rêve de couper le sifflet à la moitié du genre humain . . .

" Remarquez que tout ce gouvernement d'idiots furieux est rempli de gens de lettres, qui n'ont rien pu aux lettres. Deux ou trois seulement, et pour un temps, y gagnaient leur vie ; mais encore à quel emploi ? Des pitres.

" Rochefort fut leur Apollon ; M. Lockroy, et puis M. Paschal Grousset, et puis M. Vallès, et puis encore Vésinier, étaient de ce Parnasse. Cela descend jusqu'à Vermorel, certainement le dernier des cuistres, si la concurrence l'empêche d'être le premier des gre- dins ; et le polisson innommé qui écrit le *Père Duchêne* en était aussi.

" Ils ont presque tous commencé leur gloire au *Figaro*, délices du bourgeois. "

Et le P. Delaporte conclut :

" Arrêtons-nous, après avoir une fois de plus constaté le bien fon- dé de cet axiome, que, en notre siècle, la littérature mène à tout : à la fortune insolente et à la mendicité, au faste et à la gueuserie,

à la folie, à la mort prématurée et violente, au pouvoir et au crime au palais Bourbon, au palais Mazarin, à Bicêtre, à la Nouvelle-Calédonie. Jamais avant notre siècle, elle n'avait conduit tant de monde ni si haut ni si bas. ”

A. DE B.

OBSERVATIONS SUR L'ÉTUDE ARCHEOLOGIQUE DU DR DIONNE

Québec, 19 octobre 1891.

Monsieur le directeur,

J'avais offert à M. le Dr Dionne de soumettre les questions concernant le fort *Jacques-Cartier* et la *Petite-Hermine* (1), sur lesquelles nous différons d'opinion, à un jury, dont nous aurions accepté la décision comme un règlement final de notre polémique, mais il n'a pas cru devoir accepter cette proposition. J'espère cependant qu'il ne refusera pas de répondre à quelques questions que je vais lui poser, avec votre permission, par l'intermédiaire de votre estimable *Revue*.

Une réponse catégorique à chacune de ces questions aura pour effet de fixer certains points qui ne me semblent pas clairement établis dans les différentes études que M. Dionne a publiées sur le sujet.

1o. Ainsi, M. le Dr Dionne dit de la rivière *Lairét* :

“ La rivière elle-même qui se déchargeait dans la *Saint-Charles*, “ portait aussi, en souvenir du découvreur, le nom de *Jacques-Cartier* ” (2).

Et ailleurs :

“ La rivière, ou plutôt le ruisseau *Lairét*, a porté différents noms. “ Du temps de *Champlain*, on l'appelait la rivière de *Jacques-Cartier* ” (3).

Sur quelle autorité M. le Dr Dionne s'appuie-t-il pour faire cette affirmation ?

Le titre de concession de *Notre-Dame-des-Anges* aux PP. jésuites, lequel date de 1626, soit de neuf ans avant la mort de *Champlain*,

(1). M. le Dr Dionne a réuni en brochure les études archéologiques sur le fort *Jacques-Cartier* et la *Petite-Hermine* qu'il avait publiées dans la *Revue canadienne*, nos de juillet, août et septembre. J'indique la pagination de cette brochure.

(2). Le *Fort Jacques-Cartier* p. 26.

(3) *Jacques Cartier*, par N. E. Dionne, p. 263.

désigne cette petite rivière sous le nom qu'elle porte aujourd'hui (4).

En outre, M. le Dr Dionne est-il bien certain que la rivière qui se jette dans le fleuve Saint-Laurent, un peu au-dessus de Québec, ne portait pas déjà le nom de Jacques Cartier au temps du premier gouverneur de la Nouvelle-France ?

2o. Est-ce que M. le Dr Dionne trouve que l'embouchure de la rivière Laitet répond bien exactement à la description que fait Jacques Cartier du lieu où il plaça ses navires en hivernage ? Il nous dit que c'était un *havre de barre*, où la marée basse laissait ses vaisseaux à sec (5). J'espère que M. Dionne voudra bien admettre l'exactitude de la définition suivante que donnent du mot *havre de barre* les deux dictionnaires français les plus anciens que j'aie pu consulter :

" *Havre de barre* : Celui où les vaisseaux ne peuvent entrer, d'où ils ne peuvent sortir qu'avec la marée, à cause des bancs de roches ou de sable. " *Dictionnaire de Richelet, édition de 1680.*

" *Havre de barre* : est celui où les vaisseaux ne peuvent entrer ni en sortir qu'à la marée, à cause des bancs de roches ou de sable. " *Dictionnaire de Trévoux, édition de 1680, (6).*

Cette définition ne semble-elle pas plutôt s'appliquer à la petite baie qui se trouve à l'entrée du ruisseau Saint-Michel qu'à l'embouchure parfaitement libre de la rivière Laitet ? Dans ce dernier endroit, il ne peut être question de *barre d'eau* ou de *mascaret* (8). Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la description de ce phénomène qu'on trouve dans tous les dictionnaires et particulièrement dans celui de Bescherelle, description qui correspond parfaitement avec les observations que j'ai pu faire, moi-même, à l'embouchure de la Seine.

3o M. le Dr Dionne est-il bien sûr que la description qu'il fait de l'emplacement du fort Jacques-Cartier n'est pas quelque peu fantaisiste ? Écoutons-le :

(4) Dans cet acte de concession, signé par le duc de Ventadour, la limite ouest est décrite comme suit : " Et du côté ouest en remontant le cours de la rivière Saint-Charles, le second ruisseau qui est au-dessus de la petite rivière dite communément Laitet. "

(5) *Le Fort Jacques-Cartier* etc. pp. 9 et 10.

(6) Il suffit de consulter les dictionnaires de Littré, Larousse, Bescherelle, Boiste, etc., pour se convaincre que la définition du mot *havre de barre* n'a pas changé.

(8) *Le Fort Jacques-Cartier*, etc., note à la page 9.

“ Sur la rive gauche de la petite rivière Lairer, à sa jonction avec la Saint-Charles, Cartier voit un joli promontoire taillé presque à pic, dominant les deux rivières et d'où l'œil peut aisément apercevoir jusqu'à une distance de plusieurs arpents, tant à droite qu'à gauche, toute embarcation voguant sur la rivière Saint-Charles qui les séparait de la forêt en deça de la bourgade Stadaconé. En occupant cette pointe naturellement fortifiée, il gardait libre l'accès du fleuve Saint-Laurent. En y plaçant un fort, il pouvait commander la plaine” (9).

Le Village Stadaconé occupait une partie de l'emplacement où se trouve le faubourg Saint-Jean, comme M. le Dr Dionne le dit ailleurs (10). Supposez qu'il y eût, en même temps, un poste établi sur le promontoire qui domine l'entrée du ruisseau Saint-Michel, et un autre sur le plateau où s'élève le monument de Jacques-Cartier : le premier aurait été relié en ligne directe à la bourgade par la rivière Saint-Charles, et le second aurait été séparé par la forêt, comme M. Dionne en convient. Celui qui aurait pu surveiller l'embarquement des indigènes et les mouvements de leurs canots, n'était-il pas, plutôt que l'autre, à l'abri d'une surprise par eau ?

J'avoue cependant que, dans un cas comme dans l'autre, *ce fort n'aurait pas commandé la plaine*, car, comme M. le Dr Dionne se plaît à le reconnaître en différentes occasions, cette région était alors couverte de bois.

40. M. le Dr Dionne dit ailleurs :

“ Le *Brief Récit* dit expressément que les vaisseaux servirent de résidence aux marins et aux autres compagnons de Cartier. D'où l'on doit inférer que *l'espace compris entre le fort et les vaisseaux était très rapproché*. Cartier n'aurait pu disposer autrement son mode de fortification sans exposer son équipage à des surprises de la part des sauvages. *Il importait aussi que les sentinelles du guet de nuit fussent en sûreté pour se rendre des vaisseaux au fort*” (11).

Où les vaisseaux de Jacques Cartier auraient-ils été le mieux protégés contre les surprises des habitants de Stadin, qui se trouvait à peu de distance du côté de l'ouest ? Est-ce dans la petite baie située

(9) *Id.*, p. 9^e

(10) *Id.*, p. 4, note 1.

(11). *Id.*, p. 6.

près de l'embouchure de la rivière Saint-Michel, sous le premier fort que je viens de supposer ? Est-ce à l'entrée de la rivière Lairet avec un fort placé sur la rive est, à un demi-arpent au moins, du lit de cette rivière (13) ?

Dans le cas d'une attaque des sauvages, débouchant à l'improviste de la forêt, le fort placé entre l'ennemi et les navires, aurait protégé ceux-ci beaucoup plus efficacement que s'il eût été élevé sur la rive gauche du Lairet.

50. Pour prouver que les PP. jésuites se sont établis sur le côté est de la rivière Lairet, M. le Dr Dionne, après avoir invoqué ce qu'il croit être l'opinion du Frère Sagard et de Champlain, ajoute : " Dans les deux citations que nous venons de faire des *Voyages de Champlain*, nous trouvons la confirmation pleine et entière de l'assertion du Frère Sagard.

" Ces deux auteurs nous assurent que le fort *Jacques-Cartier* "était situé sur les bords de la rivière Saint-Charles, à l'endroit où les jésuites construisirent, pour leurs religieux, une résidence qui, de même que le couvent des récollets situé, comme on sait, du côté sud de la rivière Saint-Charles, portait le nom de Notre-Dame-des-Anges" (14).

Et plus loin :

" Pour nous, personnellement, il ne fait pas l'ombre d'un doute que *Cartier érigea son fort sur la rive gauche ou est du Lairet*" (15).

Les PP. jésuites n'avaient sur la rive est du Lairet ni habitation, ni ferme. Cela est incontestablement établi :

1o Par des actes authentiques qui prouvent que dès 1658, ils ont commencé à concéder cette partie de leur seigneurie (16) ;

2o Par le Père Bressani, contemporain et témoin oculaire, dont M. le

(13) L'acte de concession de la terre, où est situé le monument, accordée par les PP. jésuites à Mathurin Roy en 1658, prouve qu'à cette époque, comme aujourd'hui, il y avait cinq perches entre la rivière Lairet et le cap situé sur la rive est

(14) *Jacques Cartier*, etc., p. 256.

(15) *Id.*, p. 260.

(16) Le 28 octobre 1658, c'est-à-dire douze ans après leur entrée en possession définitive de leur seigneurie de Notre-Dame-les-Anges, les Pères jésuites concédaient à Mathurin Roy maçon de Québec, un arpent et demi de front sur la rivière Saint-Charles, dans lequel se trouvait compris le terrain où ont été érigés la croix et le monument.

Dr Dionne invoque, du reste, le témoignage. Ce Père déclare que, de son temps, les jésuites étaient établis sur la *rive droite du Lairet*, c'est-à-dire entre cette rivière et le ruisseau Saint-Michel (17). Maintenant je me demande sur quel *document inédit* M. le Dr Dionne peut bien s'appuyer pour récuser des autorités qui me paraissent si respectables.

60. Après avoir contesté l'exactitude de l'appréciation que le Frère Sagard a faite de la distance qui séparait le monastère des récollets (aujourd'hui l'hôpital général) du fort Jacques-Cartier, M. Dionne ajoute :

“ Cette petite esquisse biographique et bibliographique terminée, revenons aux *sept ou huit cents pas* que le Frère Sagard fixe comme limite de l'espace qui séparait le couvent des récollets du fort Jacques-Cartier. Les avait-il comptés lui-même ? Evidemment non, puisque, pendant les cinq ou six semaines qu'il passa dans son couvent de Saint-Charles, *il n'avait que faire de mesurer un parcours qu'il lui eût été parfaitement oiseux de faire*, sans compter les difficultés d'un trajet par eau et à travers une forêt vierge (?); quant aux jésuites ils n'étaient pas encore arrivés au pays, et, conséquemment, ce ne pouvait être dans le but d'aller les visiter (18).

“ D'où il suit que le témoignage du Frère Sagard, avec ses sept ou huit cents pas, ne vaut guère la peine qu'on s'y arrête ” (19).

Au temps où M. le Dr Dionne comptait ce bon Frère au nombre de ses autorités les moins contestables, il le qualifiait d'*observateur avide de renseignements* (20), et il disait vrai. N'aurait-on pas lieu d'être surpris si ce missionnaire historien n'avait pas connu, et visité plusieurs fois, le seul endroit historique qui se trouvait alors

(17) *Le Fort Jacques-Cartier*, etc., p. 27. Le Père Bressani a dû arriver à Québec avant 1643.

(18). M. Dionne mentionne, à deux reprises, pages 28 et 29 de son *Etude archéologique* une faute relative à la date de l'arrivée du Frère Sagard au Canada ; le typographe m'ayant fait dire 1628 au lieu de 1623, dans une note de mon *Etude* sur “ les *Points obscurs des voyages de Jacques Cartier*. ” Je crois avoir prouvé que j'ai une connaissance suffisante des personnages et des faits des premiers temps de notre histoire, pour qu'il ne soit pas nécessaire de me défendre d'une erreur aussi insignifiante, que M. le Dr Dionne sait parfaitement être le résultat d'une faute typographique.

(19) *Le Fort Jacques-Cartier*, par N. E. Dionne, p. 29.

(20). *Ibid.*, p. 28.

en Canada, à quelques arpents de son couvent ? Si court qu'ait été son séjour sur les bords de la rivière Saint-Charles, il a dû parcourir, une fois au moins, les méandres de cette rivière, dont il nous a fait connaître le nom indien. Que faut-il davantage ? Il est inutile d'ailleurs de s'arrêter à l'objection que ce missionnaire, venu ici pour évangéliser les tribus disséminées dans les forêts, se serait laissé arrêter par les difficultés d'un *trajet par eau ou à travers une forêt vierge*. La forêt vierge, sur cette pointe de terre, ne devait être que de simples broussailles.

Du reste, M. le Dr Dionne admet que le Frère Sagard a visité l'emplacement du fort *Jacques-Cartier*, quand il dit :

“ Les passages que l'on trouve dans les *Voyages de Champlain* sur ce sujet, (l'emplacement du fort *Jacques-Cartier*), sont beaucoup plus explicites que dans Sagard, *quoique tous deux aient pu examiner sur place les vestiges de cheminée*, les traces de fossés, les pièces de bois équarries et les boulets de canon dont parle le premier gouverneur de la Nouvelle-France (21).

Peut-on supposer enfin, que le Frère Sagard se soit mépris au point d'évaluer à sept ou huit cents pas, une distance qui n'en a pas moins de treize cents ? Il ne faut pas oublier qu'il venait de passer une année en pleine forêt, au milieu des tribus huronnes, et à une époque où toutes les petites distances se mesuraient au pas.

M. le Dr Dionne a fait une dissertation savante dans laquelle il tente de prouver : 1o que la carène de navire trouvée en 1843 dans les vases de la rivière Saint-Michel (22) ne peut appartenir à la *Petite-Hermine* ; 2o que la rivière Saint-Charles a bien pu être visitée par des navires français entre les années 1536 et 1603.

Mais je demande comment accorder ces deux conclusions avec cette phrase que je trouve dans son *Etude* sur le découvreur du Canada : “ Or, il est impossible de retracer le passage en ces lieux (la rivière Saint-Charles) *avant Champlain*, d'autres Européens que Jacques Cartier au temps de ses découvertures et ses compagnons (23).”

8e. Cet extrait de l'*Etude archéologique* de M. le Dr Dionne sur le fort *Jacques-Cartier* et la *Petite-Hermine* semble bien aussi quelque peu étrange, si on le met en regard de celui qui vient après :

(21) *Jacques-Cartier*, p. 254.

(22). Cette carène de navire était recouverte de *cinq pieds et demi de vase*, *id.*, p. 273,

(23) *Id.*, p. 276.

“ A quel genre de construction, dit-il, appartenait la *Petite-Hermine* ? Nous l'ignorons, mais il nous paraît peu probable que Jacques Cartier, tout hardi qu'il fût, ait risqué de franchir l'océan sur un navire à fond plat, de 60 tonneaux (24).

Le lecteur demandera sans doute : Ce navire a-t-il été construit en Canada ? A-t-il été construit en Europe ?

Mr le Dr Dionne va nous répondre un peu plus loin :

“ Nous pouvons dire des galets du lest trouvés dans le fond de la prétendue *Petite-Hermine*, ce que nous concluons du bois de sa charpente : ils prouvent uniquement que ce navire pouvait être de *Saint-Malo* ” (25).

Donc le navire à fond plat aurait traversé l'océan, sous la conduite d'un homme habile et assez hardi pour s'y embarquer ; mais alors que devient la réputation d'intrépidité que tous nos historiens, M. Dionne comme les autres, se sont plu à concéder au navigateur malouin ?

Enfin, M. le Dr Dionne est certainement libre de récuser la décision qu'a rendue la commission d'archéologues formée à Saint-Malo pour examiner les débris du navire trouvé dans le ruisseau Saint-Michel. Mais je ne vois rien qui l'autorise à porter un jugement aussi sévère que le sien sur leur compétence et leur honorabilité. Leur science et leur position sociale auraient dû les mettre à l'abri d'un doute aussi injurieux.

En attendant les éclaircissements que M. le Dr Dionne ne manquera pas, je l'espère, de donner sur les points que je viens d'avoir l'honneur de lui soumettre, je vous prie, Monsieur le directeur, de croire aux sentiments distingués avec lesquels je suis, etc.

PAUL DE CAZES.

NOTE.—Il ne nous a pas paru que, dans son *Etude Archéologique*, M. le Dr N. E. Dionne ait fait à MM. les experts de la commission de Saint-Malo, l'injure d'attaquer leur compétence et leur honorabilité. *Dir. de la R.*

(24) *Le Fort Jacques-Cartier*, etc. p. 21.

(25) *Id.*, p. 20.

VARIA

Comment la pesanteur d'une perruque fit découvrir, au commencement du XVIIIe siècle, l'existence du kaolin en Europe (1).

Un maître de forges, nommé Jean Shorr passant sur le territoire d'Aue, près Scheeber, en Saxe, remarqua que les pieds de son cheval entraient dans une terre blanche et molle ; Schorr était un habile industriel, il prit de cette terre, la réduisit en poudre impalpable et la vendit, à Dresde, pour remplacer la poudre à poudrer les cheveux et gagna beaucoup d'argent à ce commerce. Toute la ville de Dresde se servait de la poudre de Schorr. Le valet de chambre d'un chimiste allemand, nommé Botscher, qui depuis longtemps s'occupait de l'imitation de la porcelaine, se servit de cette poudre pour poudrer la perruque de son maître. Botscher trouva sa perruque plus lourde qu'à l'ordinaire, il interrogea son domestique sur l'origine de cette poudre pesante, il apprit qu'elle était terreuse, il essaya et reconnut en elle le kaolin, cette matière si ardemment cherchée.

En 1709, Botscher fabriqua les premières pièces européennes de véritable porcelaine, soixante ans avant qu'on en ait fabriqué en France.

Un singulier hasard amena également la découverte du kaolin en France.

En 1708, une dame Darnet, femme d'un chirurgien de Saint-Yrieix, petite ville du Limousin, ramassa dans un ravin de la terre blanche pensant qu'elle pourrait s'en servir en guise de savon. Le mari, qui avait entendu parler de recherches faites pour découvrir de la terre à porcelaine, porta un sac de cette terre à un pharmacien de Bordeaux, qui n'osa pas se prononcer, mais fit parvenir le savon artificiel au chimiste Masquer, membre de l'Académie des sciences, qui reconnut dans cette terre le vrai kaolin.

(1) La porcelaine se compose de deux éléments principaux tirés des produits naturels : l'un argileux, le *kaolin*, nom chinois conservé, et l'autre sec, fusible, connu sous le nom de *feldspath*.

Ce fut le point de départ de la prospérité de l'industrie de la porcelaine à Limoges.

Le roi Charles XV, de Suède, était poète ; il tournait le vers avec assez de bonheur, et il aimait à prendre en voyage le titre d'homme de lettres. Voici à ce sujet une anecdote assez plaisante.

Au mois de novembre 1863, deux cavaliers d'assez belle mine d'ailleurs, descendirent dans un des premiers hôtels de Colmar. Le maître de l'établissement qui s'était montré d'abord fort empressé, ne put réprimer une certaine grimace significative, quand l'un des deux cavaliers écrivit sur le registre de l'hôtel : *Charles, homme de lettres.*

Les voyageurs partirent le lendemain. Mais qu'elle ne fut pas la surprise du dédaigneux aubergiste lorsque, quelques heures après, un officier lui apporta un billet ainsi conçu : " Monsieur, je me proposais de passer une semaine à Colmar ; mais ayant cru m'apercevoir que vous ne vous teniez pas pour honoré d'héberger un homme de lettres, je suis retourné à Stockolm.—*Charles, homme de lettres, et roi de Suède.*"

La police française faisait surveiller très étroitement les réfugiés politiques à Bruxelles, après le coup d'Etat de Napoléon III. La police belge agissait de concert avec les agents de Paris. Les voyageurs, malgré la production de leurs passeports, étaient soumis à une véritable inquisition par les maîtres d'hôtels.

M. Léon Gozlan, célébrité littéraire de l'époque, arrivé à Bruxelles, se fait inscrire sur le registre de l'hôtel où il est descendu, quand il eût donné son nom et son prénom :

—Votre profession demande l'hôtelier.

—Homme de lettres, répond M. Gozlan.

L'hôtelier prend un air inquiet et demande.

—Quels sont vos moyens d'existence ?

M. Gozlan regarde son interlocuteur d'un air narquois et répond :

—Je vis de ma plume.

—Le visage de l'hôtelier se rassérène, et il ajoute sur son registre au titre d'homme de lettres, celui de *négociant en plumes.*

La moralité de ces deux anecdotes la voici :

Les hôteliers fient peu de cas des littérateurs et, comme pratiques, préfèrent des plumassiers :

On vit de bonne soupe et non de beau langage.

La maréchale Lefèvre, duchesse de Dantzig, jurait comme une païenne, ou mieux comme une dame de la Halle qu'elle avait été.

Un jour, elle arrive au ministère de la Guerre en compagnie d'une de ses amies. L'huissier de cabinet demande si ces dames ont une lettre d'audience. "Tu ne me connais donc pas grand serein ! Mène-nous chez le ministre. Je suis la femme à Lefèvre, avec la celle à Lannes."

On pardonnait à la duchesse ses excentricités de langage parce qu'elle y allait à la bonne franquette, sans chercher à couvrir prétentieusement son ignorance du monde et du langage ; elle pouvait paraître très étrange, mais elle ne devenait pas ridicule.

Certain financier avait fait une fortune énorme dans les fournitures militaires sous le premier empire et attrapé, par surcroît, un titre de baron. En mourant il laissa fortune et titre à sa femme, encore jeune, qui était loin d'avoir une éducation à la hauteur de ses millions. Au contraire de la maréchale Lefèvre, elle visait au bel esprit, au beau langage, et laissait échapper dans sa conversation des âneries qui permettaient de lui en attribuer une foule d'autres. C'était à quoi ne manquait pas un de ses bons amis ; le vicomte de V-C., mauvaise langue comme un diplomate qu'il avait été.

La baronne, disait-il, dont je veux parler, appelle *préface* la façade de son château. Elle a un salon d'un luxe extravagant de mauvais goût, style 1810. En le montrant elle a coutume de demander : Comment trouvez-vous mon salon *empirique*. Sur la cheminée une pendule représentant Pétrarque et Laure ; c'est *Patraque* avec sa *Connaissance*. La baronne est dévote : une statue du dieu des mers surmontant un bassin au milieu du jardin : c'est Saint *Neptune*. Dans sa bibliothèque, elle montre 3,000 volumes, dont elle n'a pas encore le *décalogue*. En désignant une maison voisine : Je ne vois pas ce monde-là ; ce sont deux amoureux qui s'aiment, après vingt ans de mariage, comme *Philis* et *Beaumont*. D'une petite nièce à qui elle donne l'hospitalité et qui éclipse de toute façon l'héritière du château, la baronne dit : Ne faites donc pas attention à cette petite, c'est pauvre comme *Jacob*.

Il y a trente-cinq ans, notre diplomate en disponibilité n'était pas un beau vieux, mais un "vieux beau" genre Céladon, artistement teint et peint, fourbu, tirant la jambe ; il aurait tiré autre chose sans la générosité d'un de ses frères.

L'acharnement de notre diplomate contre la baronne avait une *clef*, pas celle qu'il avait désirée. La baronne, n'éprouvant pas les sentiments de *Philis*, avait refusé de mettre la *clef* de ses millions dans la main que lui avait offerte *Beaumont*.

Si c'était d'une *empirique*, ce n'était pas d'une *patraque*.

Sir Boyle Roche, membre du vieux parlement irlandais, dut sa célébrité à une foule de coq-à-l'âne qui lui échappèrent, soit en parlant, soit en écrivant.

"Je donnerais, s'écria-t-il un jour, la moitié de la constitution, je la sacrifierais même en entier, pour sauver ce qui en resterait."

Ayant la goutte aux pieds, sir Roche manda son cordonnier et lui donna certaines instructions pour le chausser à l'avenir. Quand le cordonnier lui apporta ses souliers, il lui dit dans une grande colère : " Vous ne m'avez donc pas compris : je vous avais recommandé de me faire un soulier plus grand que l'autre, et voilà qu'au lieu de cela, vous m'en emportez un plus petit que l'autre."

A un grand seigneur pour qui il avait beaucoup de déférence, sir Roche écrivit : " J'espère, mylord, que si, dans une de vos pérégrinations, vous vous trouvez à un mille de ma maison, vous me ferez l'honneur d'y passer au moins une nuit."

DR Q.

NOTES SUR JERSEY

Mon cher monsieur,

Je suis arrivé ici depuis un mois, à la résidence de nos Pères. J'habite une petite chambre dans ce qu'on appelait autrefois l'hôtel impérial. C'est cet hôtel—aujourd'hui maison Saint-Louis—que les jésuites de la province de Paris ont acheté, après les décrets impies suivis des brutales expulsions du 30 juin 1880. La maison est située sur une colline qui domine la ville de Saint-Hélier, dans un parterre délicieux, au milieu de massifs de verdure et de fleurs.

Un mois de séjour dans l'île, ce n'est pas assez pour connaître tout ce qu'elle a d'intéressant. Mais j'ai causé, j'ai interrogé, et la bienveillance d'un confrère, plus encore que mes recherches personnelles, m'a fourni assez de renseignements pour que je puisse vous les communiquer. Surtout j'ai fait assez de promenades de çà de là pour pouvoir en faire une avec sûreté, je pense, en votre compagnie. Si vous le voulez bien, passons d'abord :

* * *

Autour de l'île. C'est chose facile à présent ; autrefois nous n'aurions pu le faire, car Jersey, aux temps anciens, tenait au continent. C'est aux premiers siècles de notre ère que la mer, commençant à envahir les côtes, a creusé le chenal qui actuellement sépare l'île du Cotentin. Les Ecréhous, plateau de rochers à mi-chemin de la France, semblent rester là comme les derniers vestiges de la chaussée écroulée.

Au temps de saint Lô, évêque de Coutances, vers le milieu du VI^e siècle, les courants n'avaient pas encore affouillé l'isthme de la chaussée aux Bœufs, et le passage demeurait praticable. Il est dit, en effet, qu'à cette époque les habitants de Jersey devaient préparer une planche pour le passage de l'archidiacre, quand il venait exercer dans leur île les fonctions de son ministère. Peu à peu le sol s'éboula, surtout entre Jersey et les Ecréhous. Aujourd'hui la profondeur de la mer à cet endroit n'est jamais inférieure à une soixantaine de pieds. Vers le XII^e siècle les communications entre les Ecréhous

et la France devinrent impossibles ; le seigneur de Pratel, en 1203, fit bâtir une église dans l'île, attendu que les habitants ne pouvaient plus venir entendre la messe à Port-Bail en Cotentin. Il ne subsiste plus maintenant, sur les rochers du détroit, qu'une seule maison où loge un gardien qu'on surnomme le roi des Ecréhous.

Jersey forme une sorte de rectangle de douze milles de long sur six de large. Chacun des côtés est échancré par des baies plus ou moins profondes. Celle de Saint-Aubin est au sud, ayant à une extrémité la ville et le port de Saint-Hélier et, à l'autre, la petite ville de Saint-Aubin et, entre les deux, une série non interrompue de chalets, de villas, de hameaux à l'aspect le plus gai et le plus fleuri, avec une splendide plage par devant, et, au fond, sept ou huit petites vallées fraîches qui s'enfoncent en éventail dans l'intérieur des terres, fières de montrer, chacune, son ruisseau, ses moulins, ses bois, ses prairies. Tout cela descend, s'incline par étages de la côte nord, qui s'élève à près de cinq cents pieds ; tout s'ouvre sur le midi ; tout est en plein soleil. De là vient, sans doute, le bon climat de l'île, si doux en comparaison de celui de notre voisine Guernesey, qui s'incline, elle, en sens inverse, du sud au nord vers l'Angleterre.

Au sud encore, mais en avançant vers l'est, on aperçoit la baie de Saint-Brelade, avec son village et sa vieille église construite, d'après une inscription, en l'an 1000, et qui dut servir à l'archidiacre de Coutances, jolie plage, côte déchirée, pittoresque, abrupte. Au centre, cachée dans les arbres, se trouve une grande villa, luxueuse, mais d'un goût bizarre, avec des ruines grecques postiches éparses sur les landes de la colline. C'est là que, pendant deux ans, habita l'infortuné général Boulanger. Quand il y séjournait, dit-on, un drapeau tricolore flottait sans cesse au-dessus de la maison, et un poteau, peint aux trois couleurs, interdisait l'avenue aux indiscrets. Peut-être y avait-il aussi une de ces guérites tricolores de son invention, comme on en voit partout à Paris, et qui restent comme les derniers souvenirs de son bruyant ministère.

Plus loin, la côte est déchiquetée en mille rochers. Sur le dernier et le plus élevé de tous, se dresse un petit phare : endroit dangereux et redouté pour ses naufrages. C'est Corbrière.

Le petit côté du rectangle qui regarde l'est, s'arrondit pour former la grande et morne baie de Saint-Ouen. C'est la partie désolée, la partie bretonne de l'île. Autrefois il y avait-là un fort, et en face, une forêt était demeurée debout jusqu'au XIV^e siècle. Un fameux

ouragan a tout détruit ; mais maintenant encore, à marée basse, lorsque de fortes vagues ont bien remué le sable, ont découvert des tiges qui sortent du sol d'un demi-pied et plus.

La côte nord est formée d'une série de falaises à pic, sauvages et incultes ; çà et là, une cascade, deux ou trois petits ports au fond de baies étroites, des grèves, de grands éboulements de rochers, des grottes, qu'on appelle *caves* dans le langage du pays ; et, tout au fond, à l'horizon Guernesey et l'île de Sark ; puis, entre les deux, de longues rangées d'écueils, décrites avec plus de poésie peut-être que d'exactitude par Victor Hugo, dans les *Travailleurs de la mer*. Ici se trouvent les fameuses grottes de Plémont, qu'aurait bien voulu illustrer l'auteur des *Misérables*, en les faisant le théâtre de son drame de la *Pieuvre*.

Traversons Boulay-bay, station obligée de pique-nique, et nous arrivons à Rozel-bay. Je ne parlerai pas des bancs d'huîtres qu'on y voit à marée basse, ni de ce vallon qui débouche sur le port et qui est si bien abrité du vent, que les fleurs des climats chauds y poussent en pleine terre et qu'on y voit, dès la fin d'avril, fleurir les rhododendrons et les camélias.

Sur la hauteur sont des ruines druidiques. Encore ici, un souvenir de V. Hugo, un souvenir du délire de sa raison en révolte contre le mystère. C'est de cette hauteur, en effet, qu'il date son incroyable pièce de vers intitulée IBO ! dans laquelle il se vante d'être " le poète farouche . . . l'homme devoir . . . le souffle des douleurs . . . la bouche du clairon noir . . . ? "

C'est là encore qu'il a entendu la fameuse " bouche d'ombre " qui lui a conté tant de chose invraisemblables :

" J'étais près du dolmen qui domine Rozel,
A l'endroit où le cap se prolonge en presqu'île . . . "

Et pour ne pas revenir tout à l'heure sur les souvenirs de V. Hugo, descendons sans plus tarder de Gorey à Saint-Hélier, sur la côte sud : côte plate, basse, sablonneuse, découverte à marée basse jusqu'à un mille ou deux en mer : c'est la grande grève d'Azette. Plus haut voici Marine terrace, une maison blanche, carrée, grande, sans caractère, ouverte sur la mer et entourée d'un maigre jardin où ne poussent guère que des tamaris : c'est ici qu'habita, pendant son exil l'homme océan.

Sur la côte ouest, nous trouvons la baie Sainte-Catherine, avec une immense jetée ; en face, parfaitement visible, quand le ciel est clair,

la France. Parfois on distingue les maisons, comme des points blancs, sur la côte.

En descendant, c'est le vieux château fort du mont Orgueil, le monument le plus ancien de Jersey. Le lierre couvre en partie ses fortes murailles, le donjon a gardé son aspect sauvage ; mais que de choses ont changé depuis le temps où Duguesclin essayait en vain de l'emporter d'assaut ! Les flancs de la petite colline d'où il domine la mer sont couverts d'honnêtes familles qui dînent sur l'herbe, ou d'enfants qui jouent, qui crient et dont les têtes blondes s'agitent gaîment sous le soleil. Les vieilles portes sont encore là, mais on ne les tourne plus sur leurs gonds rouillés ; les antiques canons ont disparu.

Sur la porte d'entrée, un blason à moitié rongé laisse lire cette devise : *Garde ta foi !* Hélas ! la foi, la vraie foi, ils ne l'ont pas gardée ! Un peu plus haut la chapelle est vide, déshonorée, et dans je ne sais quelle vieille salle, une statue de la sainte Vierge reste debout, mais mutilée et méconnaissable, dernier témoin de la foi perdue.

Je compte au nombre des heures les plus agréables de mon séjour à Jersey, celles que j'ai passées au milieu de ces ruines. C'était le lendemain de mon arrivée ; trois jeunes Pères canadiens s'étaient unis à mon compagnon de voyage et à moi ; deux d'entre eux ont quitté le Canada l'année dernière, l'autre a dit adieu à sa famille il y a une douzaine d'années. Revenu il y a trois mois des missions de l'Afrique centrale, il se prépare à y retourner l'an prochain, probablement pour le reste de sa vie.

Oh ! quelles douces conversations nous avons eues cette après-midi-là ! Quel bonheur, à douze cents lieues du Canada, de s'entretenir des faits, des événements, des joies et des tristesses, des amis et des frères de la patrie !

* * *

Saint-Hélier et ses environs. La capitale de Jersey ressemble beaucoup à la capitale de la province de Québec, quoique elle n'ait que la moitié de son étendue et de sa population. Cette ressemblance est frappante surtout quand on y arrive du sud au nord, et que l'on suit le fort Régent, dont la hauteur, les fortifications et le mur de revêtement rappellent tout à fait la citadelle de Québec. Cette vue a causé une émotion visible à mon compagnon, un Québécois, très québécois, d'origine, de sang et de cœur.

Il y a dans Saint-Hélier, comme dans toutes les villes anglaises abondance de temples de toutes les dénominations. Aucun d'eux néanmoins n'égale en hauteur et en beauté la grande église catholique toute en granit de Normandie, que les RR. PP. oblats ont bâtie au centre de la ville.

Les rues ne ressemblent à rien moins qu'aux villes américaines : elles sont étroites et forment partout des courbes et des zig-zags. La plupart des maisons qui les bordent sont carrées, peintes, ornées d'un petit balcon et séparées du trottoir par un jardinet plein de fleurs ; ou bien ce sont des chalets de forme et d'architecture sans nom et dont l'ensemble est agréable, riche et coquet.

La campagne est jolie comme un grand jardin. Les chemins sont des allées aussi bien entretenues que le pavage d'asphalte de la rue Saint-Jacques, et si nombreux qu'après des années de séjour et de pratique on s'y perd encore. Tout cela est ombragé, frais et rempli de gazouillements. En maint endroit, les haies d'aubépine ou de coudrier se rejoignent en haut de façon à former une voûte parfaitement arrondie au-dessus de la route. Mais aussi quel soin on prodigue à ses haies : on les émonde chaque année, on leur donne des formes si gentilles qu'on ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer, de la nature ou de l'art.

Toutes les propriétés sont précieusement closes par de grands murs en pierre rougeâtre ou par des épines. Ne le seraient-elles pas d'ailleurs, que personne n'oserait mettre le pied sur la plate-bande, car partout on ne voit que *Private—No thoroughfare—Trespassers will be prosecuted.*

Cette sévérité s'explique dans un pays où les champs ne sont pas grands comme notre carré Viger, à Montréal.

Je ne saurais résister au désir de citer ici la description que fit de Jersey un jeune poète, qui vint y mourir il y a quatre ans, le P. Fougeray, S. J.

“ L'Ile forme un réseau de mignonnes vallées :
 Les prés sont des gazons, les chemins des allées,
 Le fermier un monsieur, la ferme une villa ;
 Point d'immonde bétail, grognant par ci par là ;
 Point de mare boueuse où le canard se vautre,
 Mais des bassins propres comme ceux de Le Nôtre.
 En ville, des chalets avec leur vérenda,
 Où la brodeuse, assise auprès du réséda,
 Goûte le doux plaisir de voir et d'être vue ;
 Des salons de coiffure à tous les coins de rue,

Des cloches gazouillant d'un certain air pensif,
 Et les prêches musqués d'un dogme inoffensif.
 Pays de l'élégance et de la petitesse !
 En deux heures de break par petite vitesse
 Vous avez fait le tour de cette humble Albion
 Et vu tout l'univers à l'état d'embryon " (1).

(1) P. Fougeray. *Œuvres choisies*, p. 207, Paris. Bray.

Le même auteur disait dans une lettre : " Ici le printemps s'annonce très vite et s'exécute très tard. Il arrive des vents d'est qui coupent l'enthousiasme des lilas et des chèvrefeuilles ; quant aux primevères et aux boutons d'or, ils abondent sous l'épine bourgeonnante des talus. C'est un pays charmant que Jersey. On se promène dans des chemins creux, sous des châtaigniers, qui bientôt nous ombragent de leurs feuilles ; on est comme enfoui dans un sillon de verdure ; et puis, tout d'un coup, le chemin monte, le talus s'abaisse et on voit la mer."

Ces beautés de l'île ont eu la bonne fortune de jeter les auteurs de *Guides* dans des enthousiasmes sans fin. Il est vrai que c'est un mal ordinaire à ces littérateurs officieux. A les en croire, les panoramas jersiais valent les vues de la Suisse ; la baie de Saint-Aubin est tout simplement un autre golfe de Naples ; Jersey est l'émeraude des mers, la perle de l'Angleterre, et la baie de Saint-Brelade est la perle de Jersey. Encore un peu et les modestes collines jersiaises égalaient

Les sublimes sommets des vertes Laurentides,

et les rochers du mont Orgueil devenaient le stephen ou le glacier des montagnes Rocheuses : assurément on ne saurait trouver d'expressions plus pratiques et plus sombres pour décrire les forêts vierges d'Algoma, que ces braves *Guides* n'en emploient pour décrire des fourrés où un lièvre ne saurait se cacher.

* * *

Nationalités diverses. La population de l'île, qui se monte à 60,000 habitants, peut se répartir en trois groupes. Il y a d'abord le vieux fond jersiais, de race franco-normande, puis le fond anglais comprenant presque toute la population commerçante et administrative, et enfin l'élément d'émigration française récente.

Des Anglais, je n'ai rien à dire. C'est au fond jersiais qu'appar-

tient la noblesse de l'île. Cette vieille race normande a gardé non seulement beaucoup d'usages anciens, mais encore son patois, comme un dernier reste de l'anglo-normand. C'était là, on le sait, la langue parlée en Angleterre par les Normands à la suite de Guillaume-le-Conquérant. En voici quelques échantillons, empruntés à J. Sullivan. L'auteur parle de Wace, le célèbre poète français, né à Jersey, au XII^e siècle.

“ Daeux trais rimmes à la memouaithe de Maistre Wacc, un vier Prêtre Gerziais qui m'passe bain près du cœu, quoi qu'il yiait bétost huit chents ans que le pour bouan homme erpose paisiblement sous la blieste. J'ai bain des fais paslait à mes ammins à l'endrait d'es-l'ver un monuesment à s'n'honneu, mais c'est comme si j'm'capuchais la teste contre la pathé, ils ont poeux de desmouaizir quic-q'herpins ; Eh ! mon Gui il en laissont drièthe ieux d'ches frélèques, nou n'les mettra pou à lus servir d'ouothilli quand nou les pliachécha dans lues dernièthe grande naithe casaque, et nou l'y'zenviètha a s'er'poser dans l'bian grand gardin à nour'ammin le ministre Fillieu.”

“ Deux ou trois rimes à la mémoire mais c'est comme “ si je me cognais la tête contre un mur ; ils ont peur de dépenser “ quelques sous : Eh ! mon Dieu, ils en laisseront derrière eux de ces “ frélèques ; on ne les mettra point à leur servir d'oreiller quand “ nous les placerons dans leur dernier grand habit noir”

Les Jersiais restèrent catholiques jusqu'à la soi-disant réforme, alors qu'ils devinrent en grande partie puritains ou presbytériens. Il leur vint des prédicants d'Ecosse, d'Angleterre et de Saint-Lô, foyer de protestantisme en ce temps là.

La langue officielle de Jersey est le français. C'est en cette langue que se font les débats au parlement, aux *Etats*, comme on dit-ici. De temps en temps il arrive qu'un député parle en anglais, mais c'est l'exception. Les lois et arrêtés de police, ainsi que les plaidoyers à la cour se font aussi en français, sauf quand l'accusé est de race anglaise. L'élément britannique voudrait bien bannir cette langue, pour la remplacer par l'anglais, mais les Jersiais ne sont peureux, ni complaisants, ni traîtres ; et leurs ministres tiennent plus aux traditions nationales qu'à leurs portefeuilles et à toutes les faveurs ministérielles.

Il va sans dire que ce n'est pas aux *Etats* qu'il faut chercher des modèles de beau langage. Il paraît que les touristes français, quand ils assistent aux débats publics, peuvent difficilement garder

leur sérieux, tant certaines formes sont bizarres et inouïes : mais enfin, bon ou mauvais, c'est encore du vrai français.

Reste à dire un mot de l'émigration française. Le premier flot arriva lors de la révocation de l'édit de Nantes, et apporta à Jersey un accroissement considérable de richesses. Un grand nombre de vieilles fermes remontent à ce temps là ; la date est curieusement gravée au-dessus de la porte d'entrée, sur une large pierre formant linteau ; on y voit deux cœurs, de chaque côté le chiffre de l'année, puis les initiales du mari et de la femme

Lors de la Révolution beaucoup de prêtres et de Français royalistes vinrent se réfugier dans l'île, ce qui semble avoir donné alors un certain mouvement vers le catholicisme. Le dénûment des prêtres était tel en particulier, qu'on vit l'évêque et le plus grand nombre d'entre eux quêter de maison en maison pour leur soutien.

Depuis ce temps-là, Jersey n'a cessé d'accueillir des émigrés français. Les uns y viennent refaire leur fortune ; plusieurs viennent vivre de leurs économies dans ce pays où la vie ne coûte presque rien, où tous les produits (sauf le vin et les alcools) sont importés sans payer de droits d'entrée. Les autres, hélas ! trop nombreux, sont des banqueroutiers, des déserteurs, des fils en rupture de famille, qui veulent mettre la mer entre eux et la police. Cela forme dans Jersey une population interlope et malhonnête qui ne fait guère d'honneur à la France. Ajoutez à cela les réfugiés politiques, comme furent en leur temps Hugo et Boulanger.

Il y a cependant à Saint-Hélier un quartier dans lequel on se croirait dans une de ces bonnes rues de petit commerce, comme on en voit dans le faubourg de Québec, ou mieux encore dans la rue Rachel, à l'Immaculée-Conception. Là, ce n'est plus l'Angleterre, froide, roide, compassée même dans les quartiers populaires. Les gens causent et fument sur le pas des portes, de grosses boutiquières normandes assises à leur devanture vous saluent tout haut d'un honnête et affable bonjour. C'est moins propre, moins luisant que dans les rues adjacentes, mais tout à je ne sais quel air de bonne humeur qui fait plaisir.

* * *

Les monuments. Il y en a peu de remarquables à Jersey, si j'excepte le vieux château fort du mont Orgueil. Je ne compte pas, en effet, quelques restes d'architecture préhistorique, cromlecks ou dol-

mens : c'est là trop peu de chose, et ces spécimens archéologiques sont tout au plus un peu curieux.

L'église française Saint-Thomas, et l'église irlandaise Saint-Pierre sont modernes.

La salle des Etats n'a de beaux que son granit. Les églises protestantes (catholiques autrefois) de chaque paroisse, datent d'avant la réforme. Ce sont de petits édifices de style normand du XVe siècle, renfermant de la manière la plus uniforme deux nefs assez courtes, séparées par une rangée de colonnes et surmontées d'une tour massive. Souvent la tour elle-même a reçu l'addition postérieure d'une lourde pyramide carrée ou hexagonale, presque toujours sans ouverture, crépie de blanc et de l'effet le plus disgracieux.

Ajoutons à cela une relique de guerre. Le grand fait militaire des temps modernes à Jersey est la victoire remportée en 1781, à l'intérieur même de la ville, par la garnison anglaise et le peuple, contre une troupe d'aventuriers français. Le brave major Pierson, à la tête des Anglais, tomba à la première décharge ; une vilaine maison grise, faisant angle à la place des Etats, porte cette inscription : *Here Pierson fell.*

C'est cette muraille, repeinte à l'huile de temps en temps, que j'appelle une relique. De gros ronds noirs tracés sur le fond marquent les trous de balle ; et je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'à chaque récrépiage de la maison, ces glorieuses cicatrices augmentent de diamètre. C'est comme la gloire de certains personnages légendaires : *Crescit eundo.*

*
*
*

Le commerce—Jersey est en rapport commercial avec l'Angleterre, la France, la Hollande et la Norvège. Il y a quelques années beaucoup de ses bateaux allaient pêcher sur les bancs de Terre-Neuve, mais la faillite d'un des grands commerçants de l'île amena la ruine de la pêche à la morue.

L'île produit surtout des pommes de terre. Le Jersiais les cultive avec amour ; il met toute sa coquetterie à avoir au printemps des champs admirablement alignés ; il plante, il recueille, il manie les chers tubercules comme des pierres précieuses.

Quand vient le mois de mai, le port est encombré de steamers qui viennent chercher leur chargement ; c'est à qui ensuite arrivera le premier à Londres, pour y vendre les primeurs au poids de l'or. Ces

fameuses primeurs n'ont guère de saveur, elles sont encore pleines d'eau, mais enfin ce sont des primeurs, et l'Anglais qui veut des primeurs, est un Anglais qui en aura.

La pomme de terre de Jersey a beaucoup perdu de sa valeur. Outre que les côtes de Bretagne et de Normandie font une rude concurrence, cette culture forcée à outrance n'a pas peu contribué sans doute à altérer les qualités de l'espèce.

Une autre source de richesse pour Jersey, ce sont ses excellentes vaches laitières ; elles sont petites, bien faites, ordinairement brun pâle ou couleur de café au lait ; on les voit paître dans tous les coins une herbe fortement imprégnée de sels marins. Car il faut savoir que l'engrais le plus abondant du pays est le varech, le *vrec*, comme on dit jusque dans les arrêtés du police, quand ce savoureux vrec a eu le malheur d'engendrer chicane.

De cette pâture vient que la vache de Jersey transportée ailleurs perd ses qualités distinctives. Son lait est extrêmement riche et nourrissant. Un Américain a écrit, l'année dernière, que le lait de Jersey vaut autant que la crème des Etats-Unis. Pour conserver pure la race des vaches jersiaises, la loi n'admet pas qu'aucune bête étrangère débarque dans l'île sans être immédiatement conduite à l'abattoir.

Ajoutons à cela une race de petits moutons appelés *présalés*, extrêmement prisés comme viande délicate de boucherie ; et la culture de la vigne en serre, et nous aurons à peu de chose près ce à quoi se réduit l'exportation du Jersey. L'industrie ne peut s'y développer : il n'y a en ce genre de particulier que la fabrique assez restreinte de bijoux en *granit de Jersey* : un joli grain rose ou gris.

Touristes et travailleurs. Il y a deux époques dans l'année où Jersey semble se réveiller : c'est d'abord au temps de la récolte des pommes de terre, quand arrivent de Bretagne des voiliers chargés de travailleurs, que les champs sont en mouvement et les routes sillonnées de voitures portant en ville leurs *cabots* remplis jusqu'aux bords. L'île rentre ensuite dans sa placidité pendant quelques semaines.

A la saison d'été arrivent des flots de touristes, Anglais ou Français venus de Southampton, de Weymouth, de Saint-Malo ou de Granville. Ce qu'ils viennent voir, ce n'est pas une grande ville avec

des musées et d'antiques monuments ; c'est la petite île, l'île coquette, l'île jardin. Pour les recevoir, il y a tout un quartier de la ville plein d'hôtels. A peine arrivés et installés, on s'entasse dans de grandes voitures, on tourne autour des côtes, on pique-nique dans quelques coin, et l'on se rembarque fortifiés et contents.

Une autre classe de visiteurs, pas gais ceux-là, qui viennent de Paimpol ou de Saint-Brieux, pour gagner ici quelques sous ; ils sont rarement la fleur de Bretagne. Ces pauvres gens en blouse bleue, ou en petite veste bretonne avec boutons de cuivre, coiffés de leur chapeau de feutre à rubans et à larges bords, suivis de leur femme en bonnet, font un singulier contraste avec le Jersiais. Celui-ci, quoique de race bretonne ou normande, a pris des Anglais des habitudes de décorum extérieur ; il est bien habillé et garde un faux air de petit bourgeois ; les filles de ferme (c'est comme au Canada) semblent des filles de magasin.

Les nouveaux débarqués, eux, dans leur costume débraillé, vont chantant tout comme s'ils étaient en France, dans les rues, par les chemins, cherchant quelque fermier qui veuille bien leur donner un gîte et du travail ; parfois ils s'assoient sur le trottoir pour prendre un reste de nourriture qu'ils ont apportée avec eux, se réunissent courent, s'appellent à haute voix : toutes choses que l'Anglo-Jersiais ne peut comprendre et qui lui paraissent sans doute choquantes au dernier chef.

Trop heureux encore, le pauvre Breton, s'il garde sa foi et ne se laisse pas circonvenir par le ministre de quelque secte protestante. Le danger, hélas ! n'est que trop réel : n'a-t-on pas vu de malheureuse Bretonnes, malgré les avis de leur curé, s'en aller au premier temple venu, le dimanche, ou même suivre, le chapelet à la main, les mascarades de l'*armée du salut* !

Et pourtant ce ne sont pas les secours religieux qui manquent ; les oblats de Marie-Immaculée, qui ont partagé l'île en trois paroisses françaises, y exercent leur ministère avec un zèle tout apostolique. Mais le zèle ne peut suffire à tout ; les mauvais exemples et les séductions sont de toutes les heures, et la misère est souvent mauvaise conseillère. Plusieurs cependant se conservent bons, et offrent aux Jersiais un magnifique exemple de leur fidélité à leur foi, à la France et à Dieu.

LOUIS LALANDE, S. J.

UNE GUERISON MIRACULEUSE A LOURDES.

La plus belle, la plus touchante de toutes les guérisons de cette année, est celle de Miss Sarah Frewy, Américaine, venue avec son frère de Philadelphie, seizième rue, pour implorer en sa faveur le secours de la Vierge miraculeuse de France.

Miss Sarah Frewy était immobile, dans une petite voiture à roulettes, sur laquelle elle s'était embarquée, il y a un mois, de l'autre côté des mers. Et certes ce n'était point là une maladie de courte durée ni une résolution brusquée.

Miss Sarah souffrait depuis treize ans, et dès l'origine de son malheur, elle avait tendu les bras de loin vers la grotte, sans pouvoir, hélas ! espérer venir de bien longtemps. Car elle était pauvre, et son frère, avec lequel elle vivait, exerçait le dur métier de tailleur de pierres.

Tombée sur le dos en descendant un escalier, elle était restée sans mouvement sur le carreau, le coup ayant porté à la colonne vertébrale ! la paralysie des membres inférieurs s'en était suivie. Alors, sa vie s'écoula tristement, dans l'impuissance absolue de se mouvoir, tantôt au lit, tantôt assise, toujours à la charge de deux bras étrangers qui remplaçaient autour d'elle ses jambes. Vainement, elle eut recours à tous les médecins ; les *chirurgiens américains* ne réussirent pas mieux.

Que faire et de quel côté tourner ses regards ? Le frère et la sœur se concertèrent ensemble. On était pauvre, on deviendrait riche ; on était loin, mais on traverserait les mers. A force de travail et d'économies, on arriverait bien, à la longue, à mettre devant soi un petit capital, qui pour deux vaudrait un aller et retour de l'Amérique en France et de France en Amérique.

Treize ans durant, sou par sou, journée par journée et peine par peine, le frère héroïque économisa, si bel et si bien, qu'il se trouva un jour à la tête d'une fortune qu'il n'avait jamais connue.

Jugez donc : il possédait *deux mille francs*. Alors les rêves d'or prirent leur essor ; ils traversèrent la surface des grandes eaux comme la colombe de Noé et, dans le courant de juillet, le frère quittait son dur marteau, la sœur élisait domicile dans sa voiture à

roulettes, tous deux heureux et tous deux décidés à passer ainsi d'un continent à l'autre, par un de ces miracles de foi et d'héroïsme qui font violence à la puissante miséricorde du Ciel.

Arrivés à Lourdes vers l'Assomption, ils y avaient rencontré tant et tant de monde, que huit jours durant, comme troublés et hors d'eux-mêmes, ils étaient restés noyés dans la foule, suivant les fluctuations des pèlerins, sans sortir de leur isolement, sans recevoir ni demander aucun renseignement. Ils se bornaient à prier, à rester timidement aux derniers rangs, et chaque jour qui arrivait s'était répété de la sorte, jusqu'à la venue du pèlerinage national.

Chaque soir, après que le gros des pèlerins s'étaient éparpillé, miss Sarah Frewy avait l'habitude de se rapprocher de la grotte, où elle priait sur sa petite voiture, immobile comme une statue assise, jusque fort tard dans la nuit !

Ce fut là qu'elle fut remarquée une première fois par un religieux carme, le P. Georges Ephrem, de la maison de Saint-Omer. Celui-ci avait l'habitude, lui aussi, de venir sur le tard à la grotte pour y jouir du recueillement sublime, et être reçu à son aise comme en audience privée.

Le soir qui suivit, même spectacle. La petite voiture, libre de passer, car une grosse pluie avait raréfié les pèlerins, ne s'était arrêtée qu'à la grille, et là, tout proche de la statue blanche, aux rayons des cierges dont la lueur découvrait un reflet merveilleux sur la figure céleste de l'Immaculée, miss Sarah priait plus fort encore que de coutume.

Le Père Ephrem s'approcha :

— Désiriez-vous quelque chose, madame, un service quelconque que je puisse vous rendre ?

Miss Sarah ouvrit de grands yeux, parla anglais, mais le Père, qui n'entendait pas plus l'anglais que Sarah n'entendait le français, ouvrit, lui aussi, de grands yeux, et fit signe qu'il ne comprenait pas.

Alors le Père carme, prenant une petite statuette de l'Apparition, l'offrit à l'inconnue, qui la saisit avec émotion et la porta rapidement à ses lèvres.

En même temps, le frère de miss Sarah se levait pour faire un geste de remerciement.

Le lendemain dans le va-et-vient de la multitude, le frère et la sœur crurent entendre un pèlerin qui parlait anglais. C'était un capitaine de l'armée des Indes, qu'il avait quittée depuis peu et qui venait d'Agra, où se trouvait sa garnison.

O bonheur ! voilà donc un homme parmi la foule qui parle la même langue qu'à Philadelphie, et bien que le capitaine ne fût là que pour quelques heures, il y fut assez pour introduire miss Sarah du côté des piscines.

Miss Sarah, au comble de ses vœux, put prendre un premier bain ; mais sans que sa foi en fut ébranlée le moins du monde, elle n'en ressentit aucun effet. Elle ressortit pour reprendre sa petite voiture et le lendemain elle rentra à nouveau, sur le bras de son frère, dans les piscines ; mais voilà que, croyant serrer dans sa main la statuette du P. Ephrem, de laquelle elle ne voulait pas se séparer dans l'onde miraculeuse, elle constata avec douleur qu'elle ne la tenait plus. Dans son trouble et dans l'émotion du lieu, elle l'avait perdue.

Ce fut paraît-il un moment de douloureuse angoisse, miss Sarah se lamentait dans sa langue, parlant à la statuette disparue et à la Vierge un langage qui frappa l'oreille de deux dames qui étaient proches. C'étaient deux Anglaises, qui parlaient très bien le français. Elles s'approchèrent aussitôt afin de se mettre à la recherche de la statuette et furent assez heureuses pour la retrouver. Et tout aussitôt miss Sarah se sentit guérie. Alors elle et son frère, ayant enfin à qui ouvrir leur cœur, racontèrent en détail leur histoire depuis Philadelphie jusqu'à Lourdes, depuis la chute dans l'escalier et l'économie des deux mille francs jusqu'à la résurrection dans la source de la grotte ; résurrection annoncée par un grand cri de reconnaissance.

Ce cri, elle le portera dans le nouveau monde, et là-bas, en cette terre où la vierge Immaculée a commencé, pour la conquérir au royaume de son Fils, la série de ses prodiges, elle sera entendue comme la bonne nouvelle et éveillera peut-être d'innombrables échos.

Miss Sarah Frewy, après sa merveilleuse guérison, a demandé à voir le P. Georges Ephrem. Et lui prenant les mains dans l'effusion de sa reconnaissance, elle lui a dit par interprète, qu'elle le connaissait bien, qu'il était un *Père carme*.

Et comme le Père, ainsi reconnu, paraissait étonné, miss Sarah a répété ; Oui, quelque chose, une voix intérieure m'a dit que vous étiez un Père carme, bien que je n'en aie jamais vu ! Tenez, voilà mon chapelet, je vous le donne comme trait d'union entre la France et l'Amérique, comme souvenir de moi à Lourdes. Moi j'emporterai votre petite Vierge à Philadelphie en mémoire de vous, et je vous écrirai de là-bas. Voici mon adresse, donnez-moi la vôtre, car depuis

que je suis restée paralysée dans ma voiture, je n'ai eu qu'une pensée, celle de guérir pour la gloire de la sainte Vierge de l'autre côté du continent, avec la promesse de *devenir carmélite à Philadelphie*.

Sur ce, le frère et la sœur baisèrent les mains du P. Ephrem, et prirent congé de lui, les larmes dans les yeux.

Ils ont quitté Lourdes à l'heure où j'écris ces lignes, et l'émotion que j'éprouve à raconter en hâte leur magnifique histoire, est une des plus douces de ma vie ! Les voilà repartis avec le miracle comme ils étaient venus avec l'héroïsme de la foi, proclamant d'un monde à l'autre l'immortalité de l'homme, la beauté incomparable des âmes chrétiennes, et la puissance non moins incomparable de la Vierge de Lourdes !

Quelle merveilleux spectacle, et comme il console de tant de tristesses qui se multiplient de notre temps !

Et comme il fait aimer Notre-Dame de Lourdes.

LOUIS COLIN.

(Septembre, 1891).

LES FIANCÉS DE GRINDERWALD

Quand toutes vos passions sont éteintes, dit Christian, quand vous êtes revenu des illusions de la gloire et de la fortune, alors naît dans votre cœur une passion étrange, mystérieuse, aux jouissances infinies : l'amour de la pêche à la ligne.

Ah ! mes chers amis, vous ne connaissez pas le bonheur de suivre le bouchon sur la rivière, de le diriger avec adresse au bord de l'écume tournoyante, ou sous les grands saules, entre les roches moussues, où s'embusquent la truite et le saumon. Vous n'imaginez pas l'émotion du pêcheur, lorsqu'il voit le liége filer sous la vague bleuâtre, qu'il sent le poisson se débattre à l'hameçon et que, d'un vigoureux coup de poignet, il le lance à travers les airs sur la prairie, tout frétilant et miroitant au soleil. Non... vous ne vous figurez pas un tel plaisir !

Le plus adroit pêcheur à la ligne que j'aie connu est M. Zacharias Seiler, ancien juge au tribunal de Stantz, en Suisse, et plusieurs fois membre du grand conseil séant à Lucerne.

Après avoir sommeillé pendant vingt-cinq ou trente ans, aux clameurs de maître Ludwig Kilian, de maître Hemmerdinger et autres jurisconsultes de l'endroit, le bonhomme avait enfin demandé grâce et jouissait de sa retraite, rue de Kusnacht, près de la porte d'Allemagne, sous la direction de Mlle Thérèse, vieille gouvernante fort dévote, au nez crochu et le menton garni d'une légère barbe grise.

Ces deux êtres calmes, pleins d'indulgence l'un pour l'autre, respectaient leurs manies réciproques ; Mlle Thérèse veillait à la tenue de monsieur, repassait son linge, avait soin de renouveler sa provision de tabac, enfermée dans un grand pot de grès qu'elle humectait de temps en temps ; puis elle était libre de songer à ses oiseaux, de lire ses heures, d'aller à la messe.

Maître Zacharias approchait de la soixantaine ; il portait perruque, et n'avait d'autre distraction que de cultiver quelques fleurs, et de lire la *Gazette des Propylées*.

La première fois qu'il eut l'idée d'aller pêcher à la ligne et qu'i

se pourvut d'une gaule, d'un grand chapeau de paille, d'un sac à pêche et autres accessoires, ce fut une véritable affaire d'Etat. Durant quinze jours, Mlle Thérèse ne sut où placer ces nouveaux objets ; elle murmura, elle eut des impatiences et dut se confesser dans le mois une ou deux fois de plus qu'elle n'en avait l'habitude.... puis, tout rentra dans l'ornière.

Seulement, lorsque monsieur voulait faire un tour de promenade à la pêche, l'excellent homme, qui déplorait lui-même sa faiblesse, contemplait le ciel d'un œil mélancolique et se prenait à dire :

“ Il fait bien beau, ce matin, Thérèse.... Quel temps ! Nous n'aurons pas de pluie d'ici trois semaines.”

Thérèse le laissait languir un instant, puis déposant son tricot ou son livre d'heures, elle allait chercher le sac à pêche, la camisole et le grand chapeau de monsieur.

Alors, la figure de maître Zacharias s'animait..., il se levait et disait :

“ Je pars ! vous avez une excellente idée, Thérèse.... Je vais à la pêche.

—Oui, monsieur ; mais vous serez de retour à sept heures, les soirées sont fraîches.

—Bah ! voilà deux mois que je ne tousse plus.... vous avez mis une croûte de pain dans le sac.... et ma petite bouteille, Thérèse ?

—Ne vous inquiétez donc pas, monsieur.... Est-ce que j'oublie jamais quelque chose !”

Elle l'aidait à s'affubler de son costume, et lui, ne se possédant plus de joie, murmurait avec impatience :

“ C'est bien.... c'est bien.... merci.... je suis prêt.”

Enfin, prenant sa gaule, il descendait l'escalier. Thérèse, à la fenêtre, le regardait s'éloigner jusqu'à ce qu'il fût hors de la porte d'Allemagne ; alors elle se rasseyait gravement et reprenait son ouvrage. Lui, tout en marchant, pensait :

“ Thérèse aimerait mieux me voir assis au bureau, à lire mon journal.... mais le moyen de rester chez soi par un temps pareil.... Eh ! eh ! Zacharias, tu ne sens plus tes jambes.... Oh ! la verdure.... le grand air !”

Et il allongeait le pas dans le petit sentier qui traverse les hautes herbes dans les glacis. Il lui semblait déjà voir la rivière... les grands arbres tamisant l'ombre et la lumière autour de lui ; il lui semblait respirer l'âpre parfum des mousses, du lierre, la résine odorante des sapins... Il entendait le murmure lointain des eaux, et le sifflement des sources vives au sortir des roches.

Une heure après, son rêve était une réalité... et, chose bien rare, une réalité plus complète que le rêve lui-même !

Un jour du mois de juillet 1845, le sac à pêche de maître Zacharias se trouva si plein de petites truites saumonées, vers trois heures de l'après-midi, que le bonhomme ne voulut plus en prendre, car, comme dit Pfadfinder, il faut en laisser pour le lendemain... Après les avoir lavées dans la source voisine, et les avoir enveloppées soigneusement d'oseille des prés et d'orties, pour leur conserver de la fraîcheur ; après avoir replié sa ligne et s'être lavé les mains, il éprouva le désir de faire un bon somme dans les bruyères... La chaleur était excessive ; il voulut attendre que les ombres se fussent allongées pour remonter la côte de Bigelberg.

Ayant donc cassé sa croûte de pain et humecté ses lèvres d'une gorgée de Rikevir, il gravit à quinze ou vingt pas au-dessus du sentier, et s'étendit à l'ombre des sapins sur la mousse, les paupières appesanties.

Jamais le vieux juge n'avait eu si sommeil ; l'ardeur accablante du soleil, dardant ses longues flèches d'or dans l'ombre des bois, l'immense murmure des insectes sur la côte, dans les prairies, sur les eaux ; le roucoulement lointain des ramiers blottis sous le dôme sombre des hêtres et des chênes, formaient une si grande harmonie, que l'âme de Zacharias se fondait dans le concert universel... Il bâilla... entr'ouvrit les yeux, vit une bande de geais traverser le feuillage... puis, s'étant retourné, il crut voir le liège de sa ligne tourbillonner et descendre... un saumon était pris... il tirait... la gaulle se pliait en demi-cercle.—Le bonhomme dormait profondément... il rêvait... et l'immense orchestre poursuivait autour de lui sa musique éternelle... Et le temps passait !

Un milliard d'êtres animés avaient vécu toute leur longue vie d'une heure, quand M. le juge s'éveilla au sifflement d'un oiseau qu'il ne connaissait pas.

Il s'assit pour voir, et concevez sa surprise ; le susdit oiseau était une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, fraîche, les joues roses, les lèvres vermeilles, les cheveux bruns flottant en longues tresses, le petit nez retroussé, la jupe courte couleur coquelicot et le casaquin de moire bien serré. . . . une jeune paysanne qui descendait à grands pas le sentier sablonneux du Bigelberg, un panier en équilibre sur la tête et le bras un peu hâlé, mais rond, dodu, gracieusement recourbé sur la hanche.

Oh ! le joli oiseau . . . qu'il sifflait bien . . . et que son petit menton, arrondi comme une pêche, faisait plaisir à voir !

Maître Zacharias se sentit tout ému . . . un flot de ce sang chaud qui fait battre le cœur à vingt ans, se prit à courir dans ses veines . . . Il rougit, et se levant :

“ Bonjour, ma belle enfant,” dit-il.

La jeune fille s'arrêta . . . ouvrit ses grands yeux... le reconnut . . . (qui ne connaissait pas au pays le bon vieux juge Zacharias ?)

“ Hé ! fit-elle avec un sourire, c'est monsieur Zacharias Seiler !

Le vieillard descendit dans le sentier . . . voulut parler . . . mais il ne balbutia que quelques paroles inintelligibles, comme un tout jeune homme . . . si bien que la jeune fille parut tout embarrassée. Enfin il lui dit :

“ Où donc allez-vous par les bois à cette heure, chère enfant ?”

Elle étendit le bras, et lui montrant tout au loin, au fond de la vallée, une maison forestière :

“ Je retourne chez mon père, dit-elle, le garde Yéri Foerster, que vous connaissez sans doute, monsieur le juge.

—Comment, vous êtes la fille du brave Yéri ? . . . Ah ! si je le connais . . . Un bien digne homme . . . Alors vous êtes la petite Charlotte, dont il me parlait autrefois en m'apportant ses procès-verbaux ?

—Oui, monsieur le juge . . . Je viens de la ville et je retourne à la maison.

—Vous avez là un bien joli bouquet de fraises,” dit le vieillard.

Elle détacha le bouquet de sa ceinture et le lui présentant :

“ S'il vous fait plaisir, monsieur Seiler ?”

Zacharias fut attendri.

“ Eh bien, oui, fit-il, j'accepte . . . et je vous accompagne . . . Je veux revoir ce brave Foerster . . . Il doit se faire un peu vieux.

—Il est à peu près de votre âge, monsieur le juge, dit Charlotte d'un accent naïf . . . de cinquante-cinq à soixante ans.”

Cette réponse si simple ramena le bonhomme en lui-même, et tout en marchant il devint pensif.

Que pensait-il ? Personne ne le sait . . . mais combien . . . combien de fois il est arrivé qu'un brave et digne homme, qui s'imaginait avoir rempli toujours ses devoirs, a fini par découvrir qu'il avait négligé le plus grand, le plus saint, le plus beau de tous : celui d'aimer !—Et qu'il en coûte d'y penser un peu trop tard !

Bientôt maître Zacharias et Charlotte atteignirent le détour de

la vallée, où le sentier saute par-dessus un petit pont de bois et mène à la maison forestière. Ils aperçurent de loin Yéri Foerster avec son large feutre surmonté d'une brindille de genêt, l'œil calme, les joues brunes et les tempes grises, assis sur le banc de pierre près de sa porte ; deux beaux chiens de chasse d'un poil roux, étendus à ses pieds, et la haute treille montant derrière lui, jusqu'à la cime du pignon.

L'ombre descendait alors du Romelstein en face, et le soleil couchant étendait sa frange de pourpre entre les hauts sapins de l'Alpnach.

Le vieux garde, aux yeux perçants comme ceux de l'aigle, reconnu de loin maître Zacharias et sa fille ; il vint à leur rencontre, et soulevant son feutre :

“ Salut, monsieur le juge, dit-il de l'air franc et cordial du montagnard ; quelle heureuse circonstance me procure l'honneur d'une telle visite ?

—Maître Yéri, répondit le bonhomme, je me suis un peu trop attardé dans la montagne... Est-ce que vous auriez un petit coin vacant à votre table, et un lit à la disposition de vos amis ?

—Hé ! s'écria le garde, quand il n'y aurait qu'un lit à la maison, ne serait-il pas pour le meilleur, le plus honoré de nos anciens magistrats de Stantz ? Ah ! monsieur Seiler, quel honneur vous faites à l'humble demeure de Yéri Foerster !”

Et montant les six marches de l'escalier :

“ Christina... Christina... s'écria-t-il, cours à la cave... M. le juge Zacharias Seiler veut bien se reposer sous notre toit.”

“ Oh ! Dieu... est-ce possible... monsieur le juge !”

Et bien vite, elle descendit au cellier.

“ Eh ! mes bonnes gens, disait maître Zacharias, en vérité, vous me faites trop d'accueil... je n'espérais pas...”

—Monsieur le juge, si vous oubliez le bien que vous avez fait, les autres s'en souviennent.”

Alors la petite Charlotte, déposant son panier sur la table, parut toute fière d'avoir amené un tel hôte à la maison. Elle sortit le sucre, le café, toutes les petites provisions qu'elle avait achetées en ville pour le ménage. Et M. le juge, regardant son joli profil, se sentit encore une fois ému, son pauvre vieux cœur remuait doucement dans sa poitrine et semblait lui dire : “ Il faut aimer, Zacharias !... Il faut aimer !... il faut aimer !...”

Que vous dirai-je, mes chers amis ? Maître Seiler passa la soirée

chez le garde Yéri Foerster, oubliant les inquiétudes de Thérèse, sa promesse d'être de retour avant sept heures, ses vieilles habitudes d'ordre et de soumission.

Représentez-vous la grande salle, le plafond rayé de poutres brunes, les fenêtres ouvertes sur la vallée silencieuse ; la table ronde au milieu, couverte d'une belle nappe blanche à filets rouges ; l'étoile de la lampe éclairant les graves figures de Zacharias et de Yéri Foerster, la douce physionomie de Charlotte, rose et souriante, et le petit bonnet de dame Christina aux longues ailes tremblotantes. Représentez-vous la grande soupière au large ventre fleuroné, d'où s'échappe une vapeur appétissante, le plat de truites garni de persil, les assiettes couvertes de fruits et de rayons de miel jaunes comme de l'or... puis le digne papa Zacharias présentant tour à tour ces fruits et ces beaux rayons de miel à la petite, qui baissait les yeux, étonnée des compliments et des tendres paroles du vieillard.

Le brave Yéri se redressait tout fier de ses éloges, et dame Christina disait :

“ Oh ! monsieur le juge, vous êtes trop bon... Vous ne savez pas combien cette petite nous donne de chagrin... Elle est si vive, si entêtée quand elle veut quelque chose !... Ah ! vous allez nous la gâter avec tant de belles paroles ! ”

À quoi Zacharias répondait :

“ Dame Christina, vous possédez un trésor !... mademoiselle Charlotte mérite tout ce que j'en dis de bien. ”

Alors, maître Yéri, levant son verre, s'écriait :

“ A la santé de notre bon et vénérable juge Zacharias ! ”

Et tout le monde buvait.

Représentez-vous aussi l'horloge chantant les heures d'une voix enrouée ; les chiens de chasse se promenant sous la table, happant les os et projetant leurs ombres bizarres sur le plancher... En dehors, le grand silence des bois, le dernier chant de la cigale, le vague murmure de la rivière.

“ Qu'on serait heureux de vivre ici, avec une jeune et jolie compagne, ayant le pain assuré, calmes, tranquilles, obéissant à sa bien-aimée, un peu folle, capricieuse, mais riante... à quatre pas de la rivière, où l'on jetterait de temps en temps sa ligne ; à l'ombre des grandes forêts, où se promènerait la chasse du beau-père Yéri Foerster, éveillant les échos d'alentour... Quel bonheur ! quelle existence ! ”

Ainsi rêvait Zacharias.

Enfin, entendant sonner onze heures, et sentant la fraîcheur du soir arriver, il se leva. Qu'il était jeune ! qu'il se trouvait frais et dispos ! avec quelle ardeur il aurait déposé un baiser sur la petite main de Charlotte !—Oh ! mais il n'y faut pas songer encore... Plus tard !

—Allons ! maître Yéri, fit-il, voici l'heure de dormir... Bonne nuit, et merci, grand merci de votre hospitalité.

—A quelle heure monsieur le juge se lève-t-il ? demanda dame Christina.

—Oh ! dit-il en regardant Charlotte, nous sommes matinal. Tel que vous me voyez, chère dame, je ne me sens pas encore de l'âge : je me lève à cinq heures !

—C'est comme moi, monsieur Seiler, s'écria le garde, je me lève avant le jour ; mais on a beau dire, c'est fatigant tout de même... on n'est plus jeune, hé ! hé ! hé !

—Bah ! je ne me suis encore senti de rien, maître Foerster ; je n'ai jamais été plus vigoureux, plus alerte."

Et le voilà qui monte d'un pas dégourdi les hautes marches de l'escalier. Vraiment, maître Zacharias n'avait alors que vingt ans ; mais ces vingt ans ne durèrent qu'un quart d'heure ; et une fois couché dans le grand lit de plumes, la couverture tirée jusqu'au menton, et le mouchoir noué autour de la tête, il se dit en lui-même :

—Dors, Zacharias, dors ; tu es bien fatigué, tu as grand besoin de repos !"

Et il allait s'endormir, quand, rouvrant les yeux et rêvant à Charlotte, il reprit :

—Non, je ne suis pas las ! J'ai vingt ans ; oui, mon cœur a vingt ans ! Oh ! je ne ferai pas la folie de m'enfermer dans les bibliothèques, de passer ma jeunesse sur les *Pandectes* et les *Commentaires* d'Altia. Je veux aimer, je veux être heureux !"

Et le bonhomme s'endormit profondément. Jusqu'à neuf heures, il ne fit qu'un somme. Encore fallut-il que le vieux garde, rentrant de sa tournée matinale après l'inspection des coupes, des filets tendus dans la rivière, et des lacets dans les broussailles, inquiet de ne pas le voir descendre, entrât dans sa chambre en lui souhaitant le bonjour. Alors, voyant le soleil haut, entendant tous les oiseaux s'égosiller dans le feuillage, le bonhomme, un peu honteux de ses forfanteries de la veille, se leva, alléguant les fatigues de la pêche et la longueur du souper de la veille.

“ Hé! monsieur Seiler, dit le garde forestier, c'est tout naturel; j'aimerais aussi à faire la grasse matinée, s'il ne fallait marcher, toujours marcher. Ce qu'il me faudrait, voyez-vous, ce serait un gendre jeune, un solide gaillard pour me remplacer... Je lui céderais volontiers mon fusil et mon sac.”

Zacharias ne put se défendre d'un grand trouble à ces paroles. S'étant habillé, il descendit en silence. La bonne dame Christina l'attendait. Charlotte était partie pour faire les foin.

Le déjeuner fut court, et M. le juge, plus grave, ayant remercié ces bonnes gens, reprit le chemin de Stantz, tout méditatif, se rappelant les inquiétudes qu'avait nécessairement éprouvées Mlle Thérèse, mais ne pouvant se détacher de ses espérances, et des mille illusions charmantes qui venaient d'éclorre dans son âme comme une tardive nichée de fauvettes.

Au commencement de l'automne, il avait tellement pris l'habitude d'être à la maison forestière, qu'on le trouvait là plus souvent que chez lui, et que le vieux garde ne sachant à quelle ferveur de pêche attribuer ses visites, se trouvait fort embarrassé de refuser les présents que le digne magistrat, du reste fort à son aise, le suppliait d'accepter en compensation de son hospitalité journalière.

Bien plus, M. Seiler voulait partager ses occupations, le suivre dans ses coupes; il voulait être de toutes ses excursions dans le Grinderwald et l'Entlibach.

Yéri Foerster, secouant parfois la tête: disait:

“ Je n'ai jamais connu de meilleur juge, d'homme plus savant en toutes sortes de choses, plus intègre, plus respectable que M. le juge Zacharias Seiler. Autrefois, quand je lui portais les rapports que j'avais faits, il ne me donnait que des éloges, et c'est à lui que je dois mon grade de brigadier... Mais, disait-il à sa femme, je crois que l'esprit de cet excellent homme déménage... Ne voilà-t-il pas que, l'autre jour, il veut me prêter la main pour construire la hutte aux mésanges... il se donne un mouvement, une activité singulière... Et puis ne va-t-il pas aider Charlotte à retourner les foin, au milieu de tous les paysans qui riaient... En vérité, Christina, cela ne convient pas... surtout à un tel personnage... Je n'ose le lui dire... il est tellement au-dessus de nous! Et puis, est-ce qu'il ne veut pas maintenant me forcer de recevoir une pension... et quelle pension... cent florins par mois!... Et cette robe de soie qu'il donne à Charlotte pour le jour de sa fête...

Est-ce qu'on porte des robes de soie dans nos vallées?... Est-ce qu'une robe de soie convient à la fille d'un garde forestier?

—Eh! disait la femme, laisse-le faire... avec un peu de lait... de miel... ce bon M. Zacharias est content... Il se plaît chez nous... c'est tout simple; à la ville, il est seul avec sa vieille gouvernante, dans sa grande maison... tandis qu'ici, notre petite a soin de lui... il aime à causer avec elle!... Qui sait?... il finira peut-être par l'adopter... et, s'il meurt, elle sera couchée sur son testament.”

Le garde, ne sachant à quoi s'en tenir, haussait les épaules; son jugement naturel lui faisait entrevoir quelque mystère; mais il n'allait point jusqu'à soupçonner la folie du bonhomme.

D'ailleurs, un beau matin, il vit descendre de la côte du Bigelberg une voiture chargée de trois grands tonneaux de vieux vin de Rikevir.

C'était, de tous les présents qu'on aurait pu lui faire, le plus agréable; car Yéri Foerster aimait par-dessus tout un verre de bon vin.

“Ça réchauffe, disait-il en riant.

Et quand il eut goûté celui-là, il ne put s'empêcher de crier:

“Ce bon M. Zacharias est vraiment le meilleur, le plus honnête homme du monde... ne voilà-t-il pas qu'il nous remplit le cellier!... Charlotte, va lui cueillir les plus belles fleurs du jardin... Tu couperas toutes les roses... entends-tu?... les plus beaux jasmins... tu en feras un bouquet, et, quand il viendra, tu le présenteras toi-même... Dieu, quel vin! quel feu!... Ah! j'aurai donc quelques tonnes de bon vin dans ma cave... Voilà ce que je désirais depuis vingt ans!... Charlotte... Charlotte... dépêche-toi... il arrive avec sa grande gaule.

—Oui, mon père.”

En effet, le bon vieux apparaissait sur la côte, à l'ombre des sapins... Il marchait d'un pas vif.

De plus loin que Yéri Foerster put lui adresser la parole, levant son verre, il s'écria:

“A la santé du meilleur homme que je connaisse... A la santé de notre bienfaiteur!”

Et Zacharias souriait.

Dame Christina avait déjà mis la cuisine en feu; un lapereau tournait à la broche... on entendait le remue-ménage.

Les yeux du vieux juge brillaient de satisfaction; mais quand il

vit Charlotte, en petite jupe coquelicot, les bras nus jusqu'au coude, courir par les allées du jardin et cueillir des fleurs... quand il la vit apparaître avec son grand bouquet, qu'elle lui présenta humblement, les yeux baissés, disant :

“ Monsieur le juge, voulez-vous accepter ce bouquet de votre petite Charlotte ? ”

Alors une rougeur subite colora ses joues vénérables, et comme elle se baissait pour lui prendre la main :

“ Oh ! non, ma chère enfant, dit-il, non... mais acceptez de votre ami... de votre meilleur ami... un baiser plus tendre. ”

Et il l'embrassa sur ses joues roses.

Le vieux garde, riant aux éclats, s'écria :

“ Monsieur Seiler, venez donc vous asseoir sous l'acacia... venez goûter votre vin... Ah ! ma femme a bien raison de dire que vous êtes notre bienfaiteur ! ”

Maître Zacharias s'étant assis devant la table de sapin, en plein air, sa gaule contre le mur, Charlotte en face de lui et Yéri Foerster à sa droite, le dîner fut servi et M. le juge se mit à parler de ses projets pour l'avenir.

Il avait des économies et tenait de sa famille une jolie fortune bien ménagée. Il voulait acheter quelques cents hectares de bois autour de la vallée... bâtir à mi-côte une maison forestière.

“ Nous serons toujours ensemble, disait-il à Yéri Foerster... tantôt vous chez moi... tantôt moi chez vous ! ”

La mère Christina vint à son tour, et l'on devisa de choses et d'autres. Charlotte paraissait contente et Zacharias s'imaginait être compris de ces braves gens.

C'est ainsi que le temps s'écoula, et quand la nuit fut venue, quand on eut bien fêté le rikevir, le lapereau de dame Christina et les *koechlen* saupoudrés de cannelle, M. le juge Seiler, heureux, content, plein des plus riantes illusions, monta dans sa chambre, renvoyant au lendemain la grande déclaration, et ne doutant pas d'être agréé.

Il tenait le bouquet de Charlotte à la main, et, quand il fut seul, il se prit à le baiser, pleurant comme un véritable enfant et murmurant :

“ Zacharias... Zacharias... tu seras le plus heureux des hommes... tu vas rajeunir... et peut-être... peut-être... s'il plaît au Seigneur, tu renaîtras dans un petit Zacharias... ou dans une jolie petite Charlotte, qui viendra sautiller sur tes genoux et te caresser de ses petites mains roses. ”

A cette pensée, le bonhomme s'assit, enivré d'espérance ; il resta plus d'une heure à rêver, le coude au bord de la fenêtre, les yeux tout grands ouverts, écoutant les grenouilles chanter au clair de lune dans la vallée silencieuse. Enfin il se coucha vers une heure du matin, et s'endormit comme un bienheureux.

A cette époque de l'année, les montagnards Hårberg, de Kusnacht et des autres hameaux d'alentour, descendent de leurs montagnes vers une heure du matin, et viennent faucher les hautes herbes de la vallée. On entend alors leurs chants monotones, au milieu de la nuit, accompagner en cadence le mouvement circulaire des faux, les grelots de leurs attelages, et les voix des jeunes filles et des jeunes garçons riant au loin dans le silence. C'est une harmonie étrange, surtout quand la nuit est claire... que la lune brille... et que les gouttes de rosée, tombant du ciel, produisent sur les feuilles des arbres un immense et doux murmure.

Or, maître Zacharias n'entendait rien de tout cela, car il dormait de toute son âme, quand une poignée de pois, lancée contre les vitres, l'éveilla en sursaut.

Il prêta l'oreille et entendit dehors, au pied du mur, un "scit!... scit!..." murmuré tout bas, si bas, qu'on eût dit le frôlement de quelque oiseau... Pourtant le cœur du bonhomme tressaillit.

"Qu'est-ce que cela?" se dit-il.

Après un long silence, une voix douce... tendre... reprit :

"Charlotte... Charlotte... c'est moi !

Zacharias frémit, et, comme il écoutait encore les yeux écarquillés, le feuillage de la treille s'agita contre les petites vitres, une figure monta doucement... doucement... puis s'arrêta, regardant à l'intérieur.

Alors le vieillard indigné se leva et ouvrit la fenêtre, que l'inconnu enjamba sans bruit.

"N'aie pas peur, Charlotte, dit-il, je viens t'annoncer une bonne nouvelle... Mon père sera ici demain..."

Et ne recevant pas de réponse, car Zacharias, la main tremblante, allumait la lampe :

"Où donc es-tu, Charlotte ?

—Me voici," fit le vieillard en se retournant tout pâle et regardant son rival.

C'était un beau jeune homme, svelte, élancé, l'œil noir bien ouvert, la joue brune, les lèvres vermeilles, couvertes d'une petite moustache, le large feutre à feuille de chêne incliné sur l'oreille.

L'apparition de Zacharias l'avait surpris au point qu'il restait immobile.

Et comme le juge élevait la voix :

“ Au nom du ciel, dit-il, ne criez pas ! Je ne suis pas un voleur... j'aime Charlotte !

—Et... elle... elle... ? fit Zacharias.

—Elle m'aime aussi... Oh ! vous n'avez rien à craindre si vous êtes un de ses parents... Nous nous sommes fiancés aux fêtes de Kusnacht... Les fiancés du Grinderwald et de l'Entlibach peuvent se visiter la nuit... C'est un usage de l'Unterwald... Tous les Suisses savent cela !

—Yéri Foerster... Yéri... le père de Charlotte ne m'en a rien dit... le malheureux !

—Non... il ne sait pas encore nos fiançailles, fit l'autre d'un ton moins haut ; quand je lui ai demandé sa permission l'année dernière, il m'a dit d'attendre... que sa fille était encore trop jeune... alors... nous nous sommes fiancés tous seuls... Seulement, comme je n'avais pas le consentement de Foerster... je ne venais pas la nuit... C'est aujourd'hui la première fois... Je voyais Charlotte à la ville... les jours de marché... mais le temps nous paraissait long à tous les deux... si bien que j'ai fini par tout avouer à mon père... Il m'a promis de voir Yéri demain... Et que voulez-vous, monsieur ! je savais que cela ferait tant de plaisir à Charlotte, que je n'ai pu m'empêcher de venir lui annoncer cette bonne nouvelle.”

Le pauvre vieux tomba sur une chaise et se couvrit le visage des deux mains, comme abîmé de douleur.

Oh ! qu'il dut souffrir... que d'amères pensées durent traverser l'âme de cet homme de bien !... quelle triste déception, après tant et de si douces espérances !

Quant au jeune montagnard, il n'était pas rassuré non plus ; appuyé contre le mur, les bras croisés sur la poitrine, il se disait :

“ Si le vieux Foerster, qui ne connaît pas nos fiançailles, arrive, il me tuera d'abord... sans rien écouter... c'est sûr !”

Et il regardait vers la porte, prêtant l'oreille au moindre bruit.

Au bout de quelques instants, Zacharias, levant la tête comme au sortir d'un rêve, demanda :

“ Comment vous appelez-vous ?

—Karl Imant, monsieur.

—Quel est votre état ?

—Mon père espère obtenir pour moi sa place de garde forestier à Grinderwald.”

Il y eut un long silence ; Zacharias regardait ce beau jeune homme d'un œil d'envie.

“ Elle vous aime bien, n'est-ce pas ? reprit-il d'une voix brisée.

—Oh ! oui, monsieur . . . nous nous aimons bien ! ”

Alors lui, abaissant les yeux sur ses jambes maigres, sur ses mains sillonnées de grosses veines, murmura :

“ Oui . . . elle doit bien l'aimer . . . lui ! . . . Il est jeune . . . il est beau ! . . . ”

Et sa tête retomba accablée.

Tout à coup il se leva tremblant et fut ouvrir la fenêtre.

“ Jeune homme, dit-il, vous êtes bien coupable . . . Vous ne saurez jamais le mal que vous avez fait . . . Il fallait obtenir le consentement de Yéri Foerster . . . mais allez . . . allez . . . vous aurez de mes nouvelles ! ”

Le jeune montagnard ne se fit pas répéter l'invitation ; d'un bond, il s'élança dans le sentier et disparut derrière les grands arbres.

“ Pauvre . . . pauvre Zacharias . . . murmurait le bonhomme, voilà tes illusions envolées ! ”

Et il se recoucha en sanglotant, s'entourant la tête de la couverture de son lit, pour n'être pas entendu.

Vers sept heures, ayant repris un peu de calme, après s'être lavé le visage, il descendit dans la grande salle.

Yéri Foerster, sa femme et Charlotte, l'attendaient déjà pour déjeuner.

Le vieillard, détournant les yeux de la jeune paysanne, s'avança vers le garde et lui dit :

“ Mon ami, j'aurais une demande à vous faire . . . Vous connaissez le fils du garde forestier de Grinderwald . . . n'est-ce pas ?

—Karl Imant . . . oui, monsieur le juge.

—C'est un fort beau garçon . . . et, je crois . . . de bonne conduite.

—Je le crois aussi, monsieur Seiler.

—Est-il dans les conditions voulues pour succéder à son père ?

—Oui, il a vingt et un an . . . il connaît l'aménagement des coupes . . . l'essence des bois . . . il sait lire . . . écrire . . . mais cela ne suffit pas . . . il faudrait des protections.

—Eh bien, maître Yéri, j'ai conservé quelque influence dans l'administration supérieure des eaux et forêts . . . D'ici quinze jours ou

trois semaines, Karl Imant sera garde forestier à Grindewald... et je vous demande la main de Charlotte pour ce brave et beau garçon."

À cette conclusion, Charlotte qui, dès l'abord, était devenue toute rouge, et qui tremblait comme une feuille, fit un cri et tomba dans les bras de sa mère.

Le vieux garde se retourna et la regardant d'un œil sévère :

—Qu'y a-t-il, Charlotte ? Tu refuses ?

—Oh ! non, mon père... non !

—A la bonne heure, car, moi, je n'ai rien à refuser à M. le juge Zacharias... Viens ici... et remercie ton bienfaiteur."

Charlotte accourut, et le bon vieillard, osant alors la presser sur son cœur, la regarda longtemps, longtemps, les yeux voilés de larmes. Puis, alléguant la demande qu'il était pressé de faire, il se mit en route, n'emportant qu'une simple croûte de pain dans son sac pour déjeuner.

Quinze jours après, Karl Imant recevait le brevet de garde forestier en remplacement de son père, à Grindewald, et huit jours plus tard il épousait la petite Charlotte.

M. Zacharias Seiler ne put être de la nocé, étant indisposé ce jour-là... Depuis il va rarement à la pêche... et toujours à Brunnen... vers le lac... de l'autre côté de la montagne !

A NOS BONS ABONNÉS

Par une malheureuse erreur d'un de nos employés, une lettre qui était destinée seulement aux retardataires de plus de deux années, a été envoyée à quelques-uns de nos meilleurs abonnés. Nous les prions de bien vouloir n'en tenir compte et d'accepter nos excuses les plus respectueuses.

L'ADMINISTRATION.